

011165

LES-AMIS-DE-LA POLOGNE

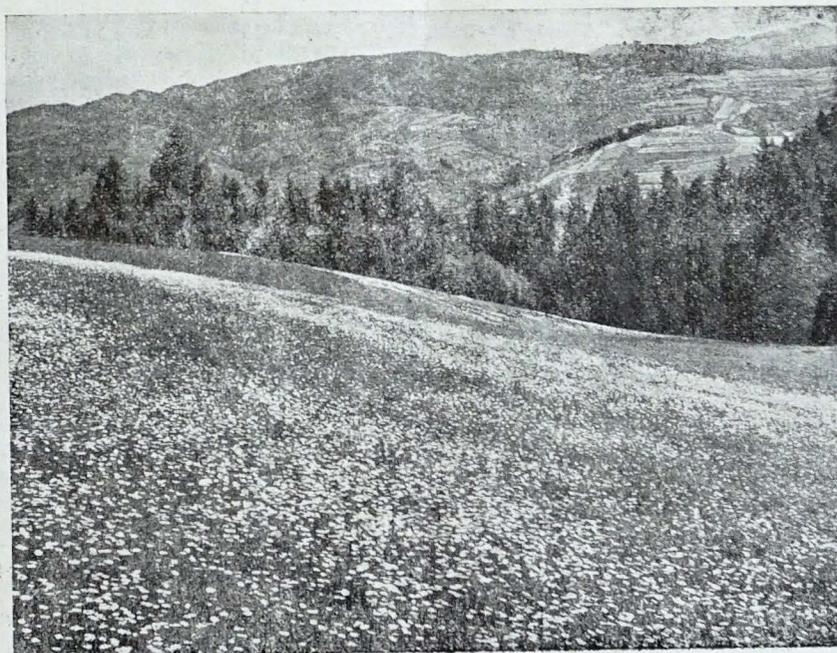
REVUE
MENSUELLE
RÉDACTEUR EN CHEF :
Rosa BAILLY

REDACTION et ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (v°)
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

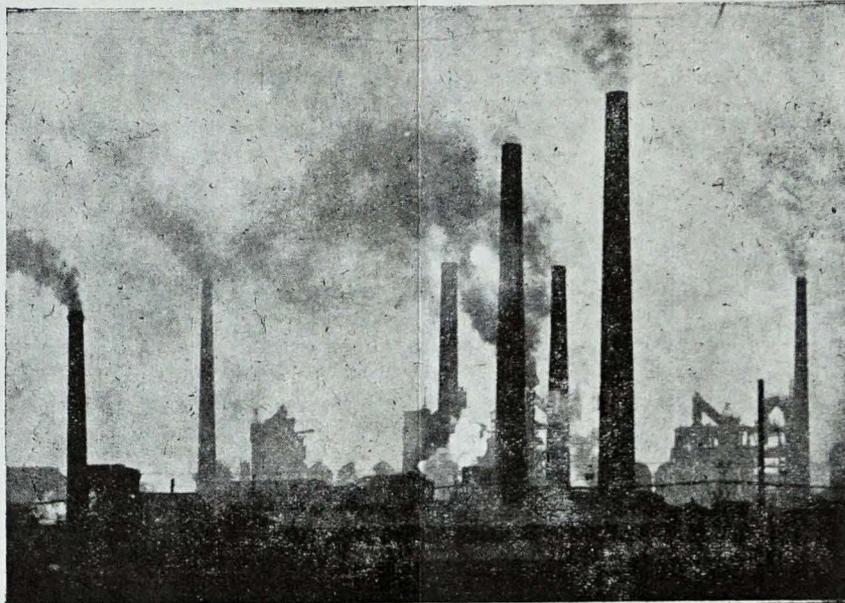
Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

Souscriptions. — *Joyeuses Pâques* : ZBIGNIEW SZRENIAWA. — *Résurrection*. — *La Pologne au pillage* : A. CZARTKOWSKI.
— *Ferdinand Ruszczyk* : MIECZYSLAW LIMANOSWSKI. — *La Pologne chantée par les Poètes Allemands* : ROBERT VIEUX.
— *Pétroles*. — *Exposition d'Art graphique*. — *Sandomir* : ROSA BAILLY. — *L'épargne et les assurances*. — *La Jalou-
sie et le Médecin* : MICHEL CHOROMANSKI. — *Nouvelles diverses*. — *L'Action des Amis de la Pologne*.



PRINTEMPS AU-PODHALE.



PAYSAGE DE HTE-SILÉSIE.

MERCI à tous nos Abonnés qui, malgré la crise, ont voulu aider à nos œuvres

Nous avons reçu :

POUR NOS ŒUVRES EN GÉNÉRAL

POUR LES CHOMEURS

Dr Tardieu	20
Les A. P. de Bourges	70
Mlle Joubault (Joigny)	10
M. Stefanski (Cholet)	10
M. Schweingruber	10
M. Drougard	5
Mlle Laval	5
Les enfants de Radzice ..	50
(par Mlle Laval)	
M. Le Brignoën	7
Mlle Morard	10
Mlle Gournail (Sidi bel	
Abbès)	20
<hr/>	
Total	217
Listes précédentes	19.489 40
<hr/>	
Total général	19.489 40

POUR LE MONUMENT

AUX

VOLONTAIRES POLONAIS

Les A. P. de Bourges	70
Mlle Joubault	10
Les A. P. de Verdun	18 40
Mme Marquigny	75
M. Bellangé	10
Quête à la fête du Journal	723
M. Greffier (Nantes)	20
<hr/>	
Total	926 40
Listes précédentes	28.254 80
<hr/>	
Total général	29.181 20

Commandant Montpellier ..	10	Mme Julien (Nantes)	5
Mlle Ladner (Chalons)	10	M. Henri Clément	5
Marquise Gicquel des Tou-		M. Léguille	17
ches	5	M. Régnier (Saïgon)	50
Mme Garron-Ziegler	5	M. Tommaso Pompei	51
Général Léandri	10	Abbé Robin	40
M ^e Mercklen (Reims)	40	Mlle Demerlé	50
Dr Malachowski	40	Lt Miron d'Aussy	10
Colonel Regnault	30	M. Daher	15
Mlle Julia	20	M. Dubois (Reims)	40
Dr Fernet	35	M. Lejeune (Montréal) ..	57
M. Chmielewski	10	M. Rivaux	10
Mlle Arnoux (Oran)	30	Mlle Cwik (Alger)	10
M. Gras (Castelsarrazin)	7	J. H. (Soissons)	200
M. de la Ménardière	20	Capitaine Cron (Sens)	20
M. Dalesme	5	Mme de Chamiec	10
Mme Pobog-Masson	30	Lt Rollet	10
Mme Grynfeldt	7	Mlle Collin (Marseille) ..	5
M. Guillemin	5	Maison Prunier (Cognac) ..	100
Mme Geniffrey	20	Mme Audema (Castres) ..	10
M. Sekutowicz	110	M. Casteig	10
M. Leau (Nancy)	10	Etablissements Schneider	500
Mlle Ballon	2	Mme Deglaire	20
Mme Oberfeld	40	M. Audraud (Soupex)	50
Mlle Richelot	10	M. Landry	7
M. Benkowski	2	M. Guichard	5
Mme Vve Lutaud	5	Mme Bacqué-Spalikowska	15
M. Gautier (Nantes)	10	Lt Przewdziecki (Tamanras-	
M. Marchal (Lille)	5	set)	32
M. Crespin (Brest)	5	M. Tesmoingt (Lille)	15
Mlle Jaczynska (Nice)	15	M. Lavalette (Alès)	10
M. Garczyński	10	Mme Verlhac (Cahors)	5
M. Peirani	10	M. Boulois	10
M. Tresse	10	Mme Quiret (Béthune)	10
M. Pierre Poinaud	10	M. Girard	10
Mme Wilkoszewska	20	M. Słizewicz	5
Lieutenant P. Garnier	50	M. Fusy	5
Mme Godlewska	5		
M. Mongiallo	5		
Mme Betton	10		
		Total	1.807



DYNGUS. DESSIN D'ANDRIOLLI.

(Vieilles coutumes.)

Joyeuses Pâques

L'abondance et la diversité des fêtes populaires pascales ne nous permet pas d'en donner ici un tableau complet. Il faut nous borner à décrire les plus caractéristiques, celles surtout qui ont déjà disparu ou qui sont en train de disparaître, et passer au contraire sous silence celles qui sont le plus universellement connues.

**

Une très vieille coutume, pleine de mystère et de poésie, a persisté en Podlachie jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle.

Le Samedi Saint, tard dans la soirée, les jeunes filles se réunissaient près de la croix et pendant toute la nuit elles chantaient les vieilles chansons que depuis des siècles on avait accoutumé de chanter à cette cérémonie. Cela commençait par des chants religieux, pour se terminer par des chants laïques qui conservaient un caractère mystérieux à cette étrange coutume. L'un de ces chants, appelé « kupalnocka », commençait par ces paroles :

Là-bas sur la montagne le feu brille...

La « kupalnocka » est remarquable par l'archaïsme de la langue et la construction de la phrase. Un autre chant sur « le tout petit brin de chanvre... » est aussi très connu. Sans aucun doute, ces chants étaient déjà incompréhensibles aux jeunes filles du XIX^e siècle qui les chantaient; elles ne fai-

saient que répéter les paroles que leur avait enseignées la tradition, sans en pénétrer aucunement le sens. Elles ne devaient pas comprendre non plus le sens de ces chants eux-mêmes au pied de la croix, auxquels la nuit, les tombes qui se trouvaient dans le voisinage, donnaient un cachet de mystère. Elles-mêmes d'ailleurs protégeaient ce mystère, elles empêchaient les gens d'approcher et ne parlaient pas volontiers de cette cérémonie. Les chants au pied de la croix se répétaient tous les samedis soirs jusqu'au dimanche de la Pentecôte, et les pluies les plus violentes ne pouvaient empêcher les jeunes filles de s'y rendre.

Il faut sans doute chercher l'origine de ces chants dans les temps pré-chrétiens.

**

Le premier jour des fêtes, les jeunes valets se rendent de chaumière en chaumière et de « dwor » en « dwor », en chantant la mort et la résurrection du Christ. L'ornement indispensable de ce cortège est constitué par « le petit Coq », appelé aussi souvent « le petit Poulet ». C'est un coq en bois sculpté, placé sur un tréteau reposant sur deux roues. On installe souvent, à côté du coq, des petites statues comiques, habillées d'étoffes aux couleurs criardes, qu'on fait sauter en mesure avec la musique, en tirant sur des cordons. Lorsque le

temps le permet, « le jeu du coq » dure de longues heures; tard dans la nuit, on entend encore le son aigret de des violons et les sourds grondements des « Alleluia » qui scandent obligatoirement le refrain de tous les chants.

Il arrive aussi que « le petit Poulet » rencontre un autre « petit Poulet », alors une lutte s'engage, d'autant plus acharnée que le groupe vainqueur s'adjuge les dons qui ont été reçus par le groupe vaincu. Puis, tout se termine par des danses et des festins à l'auberge.

Dans la région de Cracovie, les jeunes gens transportent, au lieu du coq, un agneau. Mais c'est alors le second jour des fêtes. L'agneau est aussi sculpté dans le bois; il est orné de branches de sapin et il tient une balle dans ses pattes. Il symbolise le Christ, « l'Agneau innocent », qui aide saint Joseph dans son travail de charpentier. Le coffre sur lequel est placé l'agneau est muni d'une roue qui met l'agneau en mouvement, il semble scier du bois. Derrière l'agneau, on porte souvent « la Souffrance Divine » et un coq en argile, peint en jaune, avec une belle queue formée de plumes véritables. Quand les chants religieux sont terminés, ils chantent un petit couplet spirituel pour demander des cadeaux.

Tandis que la jeunesse passe le dimanche de Pâques à s'amuser, les gens d'âge célèbrent ce jour dans le recueillement et la gravité. Ils tâchent de sortir le moins possible de chez eux. Ils allument le feu une fois seulement, pour préparer le repas de midi; les aliments bénits sont mangés froids. Le gâteau de Pâques est coupé en morceaux et distribué aux parents et aux amis qui le conservent soigneusement — il doit en effet les préserver de tout mal pendant tout le cours de l'année. La ménagère surveille attentivement ses poules, car si elles picoraient les miettes du « béni », elles ne feraient plus que chanter et cesseraient de pondre.

Le point culminant des fêtes de Pâques est le « smigus » ou le « dyngus ». On a essayé de bien des manières d'expliquer l'origine de cette coutume; en réalité, elle reste toujours mystérieuse.

En Pologne, elle se célèbre le lundi de Pâques.

Le peuple polonais confond souvent les mots « dyngus » et « smigus ». Parfois même, il leur attribue un seul et même sens. Cependant, en Mazovie et en Podlachie, on distingue nettement les deux expressions.

Pour le « dyngus », les jeunes gens vont en cortège, en chantant des chansons, et en échange ils reçoivent des cadeaux. Le « smigus » consiste à s'arroser d'eau. Dans les Kourpie, le smigus porte même le nom caractéristique de « oblej » (oblewac veut dire en polonais : arroser), le dyngus s'appelle tout simplement « wykup » (le rachat). Là-bas, d'ailleurs, les enfants seuls vont chez leurs parrains pour le « rachat », et ceux-ci, afin de ne pas recevoir « l'oblej », leur donnent des œufs, des pains d'épice, etc.

En ce qui concerne l'origine de ces mots « dyngus » et « smigus », Bruckner et Karłowicz affirment qu'ils viennent de l'allemand « Dīngnas ». « Smigus », qu'on prononçait autrefois « smigust », viendrait du mot « Schmeckostern » qui signifiait battre avec une palme et arroser d'eau.

En raison de l'interpénétration des coutumes, il est très difficile de distinguer ce qui demeure de la tradition nationale et ce qui vient de l'étranger. Gloger estime que le « smigus-dyngus » est une coutume purement polonaise, mais qui a pris un nom allemand. Son argumentation est originale. Les Allemands devaient se racheter auprès des indigènes qui les inondaient d'eau trop facilement. Au moment de la moisson, les maîtres-faucheurs jettent aussi de grandes quantités d'eau, et ceci est une très vieille coutume. Elle est passée des anciens Poloniés aux Prussiens païens qui s'arrosaient d'eau au moment des fêtes agrestes du printemps.

Souvent, le lundi de Pâques, après minuit, les valets traversent le village en portant des seaux d'eau et viennent chanter sous les fenêtres des jeunes filles. Ils essaient par tous les moyens de pénétrer dans les chaumières pour jeter cette eau sur les jeunes filles.

Il est arrivé parfois que ces jeux se terminaient tragiquement. Aussi le clergé ne cessa-t-il de lutter contre les excès du smigus, vainement d'ailleurs. Du temps de Ladislas Jagiello, en 1420, le synode du diocèse de Posnanie, dans son article intitulé « Dīngus prohibeatur », recommandait : « Le deuxième et le troisième jour de Pâques, défendez aux hommes d'attaquer les femmes et aux femmes d'attaquer les hommes, pour en obtenir des œufs et autres cadeaux semblables, ce qui s'appelle communément célébrer le dyngus, et défendez-leur également de s'attirer mutuellement dans l'eau. »

Le peuple polonais a lié à la fête de Pâques une autre fête non moins joyeuse, le salut au printemps. Le salut au printemps a lieu le lundi ou le mardi de Pâques et porte différents noms, suivant les régions : mai, le petit mai, le nouveau petit été, le bosquet, le tout petit bosquet, etc. Cette cérémonie se célèbre à peu près partout de la même façon. Les petites filles prennent une branche de pin ou de sapin, qu'elles décorent avec des rubans, des fleurs, des fantaisies en papier et des petites bougies; parfois elles attachent à cette branche une image bénie ou une petite poupée qui symbolise la reine du printemps. Ensuite, elles transportent cette branche décorée à travers le village et jusqu'au « dwor ». En même temps, elles chantent :

Nous entrons dans cette maison,
Nous souhaitons la santé, le bonheur
A cette maison, à ces pierres,
Nous souhaitons la santé, le bonheur.
Le petit bosquet vert
Est bellement décoré,
Bellement il se promène
Car cela lui fait plaisir, etc.

Les petites filles reçoivent des cadeaux pour leurs souhaits et leurs chansons (comme les jeunes gens pour leur « Coq » ou leur « Agneau »). Il est probable que le Poulet-Coq, l'Agneau-Scieur et le Petit Bosquet ont la même origine. La différenciation s'est produite au cours des temps, peut-être sous l'action de la jeunesse, qui cherche toujours les occasions les plus diverses de s'amuser.



Résurrection

Bois de Bogna Krasnodebska



La Pologne au pillage

En 1830, au moment de l'insurrection, la princesse Czartoryska, propriétaire du domaine seigneurial de Pulawy, connu par ses admirables collections, donna l'ordre d'emballer les objets les plus précieux, d'enfourer certains dans les caveaux du palais et de transporter les autres au couvent de Kazimierz, au bord de la Vistule.

Elle-même se chargea des souvenirs les plus précieux et les prit avec elle.

Mais qu'allait-on faire avec les inestimables trésors de la bibliothèque?

Elle comprenait 50.000 volumes, 250 diplômes sur parchemin, 500 cartes, une multitude de gravures, plus de 2.600 manuscrits, et 3.000 pièces constituant les archives généalogiques.

Comme le dit Lelewel : « On emmura, on enterra ». Mais on ne s'était pas suffisamment hâté; déjà le 9 mars 1831, les hordes prussiennes faisaient leur apparition et ce qui constituait le fond même de la bibliothèque n'avait pu encore être caché.

La princesse Czartoryska, après avoir essayé de défendre héroïquement son château, s'était vue obligée de le quitter.

Les officiers russes n'hésitèrent pas à profiter de ces circonstances pour mettre tout d'abord la bibliothèque au pillage; ensuite s'organisa systématiquement l'expédition de toute cette riche collection en Russie.

Le 11 mai, 47 caisses renfermant au moins 12.000 volumes et 400 manuscrits étaient acheminées vers St-Petersbourg. Les Russes avaient choisi les ouvrages de théologie, les classiques, les encyclopédies et une partie de la bibliographie.

Pulawy fut enfin libéré; le bibliothécaire, Charles Sienkiewicz se hâta de revenir au château.

Sans perdre de temps, en moins de trois jours, il déballa et remit en ordre les livres qui n'avaient pu être expédiés par les envahisseurs. Il les fit transporter de l'autre côté de la Vistule sous la garde de l'armée polonaise. De là, à l'aide de chars,

ces collections furent emmenagées dans d'autres propriétés des princes Czartoryski; les voisins contribuèrent de leur mieux à sauver ce trésor national; grâce à eux, à l'ardeur infatigable de Sienkiewicz, 127 caisses arrivèrent saines et sauvées à Varsovie à la fin mai.

Elles renfermaient non seulement les précieuses pièces de la bibliothèque, mais aussi d'autres œuvres d'art, des tableaux de Raphaël, de Rembrandt. Sienkiewicz, désireux de mettre à l'abri tout ce qui restait, obtint du général Dziekonski un renfort de 200 soldats; l'expédition à Pulawy réussit parfaitement; mais comme on était en nombre insuffisant, on fut obligé de laisser une quantité d'objets de valeur et de n'en prendre qu'une faible partie, entr'autres les 75 volumes du chancelier Szembek.

Une deuxième expédition s'organise; une troisième quelques jours plus tard; elles échouent toutes les deux. Enfin le 8 juin, Sienkiewicz réussit à transporter les manuscrits et les tableaux qui restaient et presque la totalité des archives.

Quant aux collections enfouies dans les caveaux et le sol, on n'y toucha pas.

Personne ne trahit le secret de ces cachettes et cependant nombreux étaient ceux qui le connaissaient.

Ni pendant la guerre, ni après l'échec de l'insurrection, malgré toutes les offres tentatrices des vainqueurs il ne se trouva personne pour les révéler.

L'estime et l'attachement liaient la population aux Czartoryski, à ces seigneurs qui s'étaient toujours montrés intelligents et humains et avaient cherché à faire du bien autour d'eux.

Grâce à ces circonstances, aux efforts multipliés de tant de personnes, à ce dévouement témoigné à la famille Czartoryska, grâce aussi au sentiment de la valeur que ces inestimables collections représentaient pour la Pologne, on put sauver et conserver ces vestiges de la culture polonaise.

D'après A. CZARTKOWSKI.



LES EMIGRANTS.

Par F. Ruszczyk.

Ferdinand Ruszczyk

Je me souviens de l'impression qu'a faite sur moi, il y a quelques années, un tableau de Ruszczyk, intitulé « La Terre » ou « Le Laboureur ». J'étais à Varsovie, j'avais, ou plutôt la « Reduta » où je travaillais avait des affaires à régler avec une banque. Je pouvais m'attendre à tout, en entrant dans le cabinet du directeur de la banque, mais certainement pas à voir sur le mur un tableau que je connaissais uniquement par ses reproductions : en bas la terre, une vallée rude; en haut, des nuages. L'homme, les animaux attelés à la charrue, la charrue elle-même, constituaient une image fantastique; ils peinaient sur une dure terre, où il y avait des pierres et des mottes sèches. Au-dessus de l'homme, des animaux, de la charrue, un ciel plein d'éclairs, où s'amoncelaient les nuages.

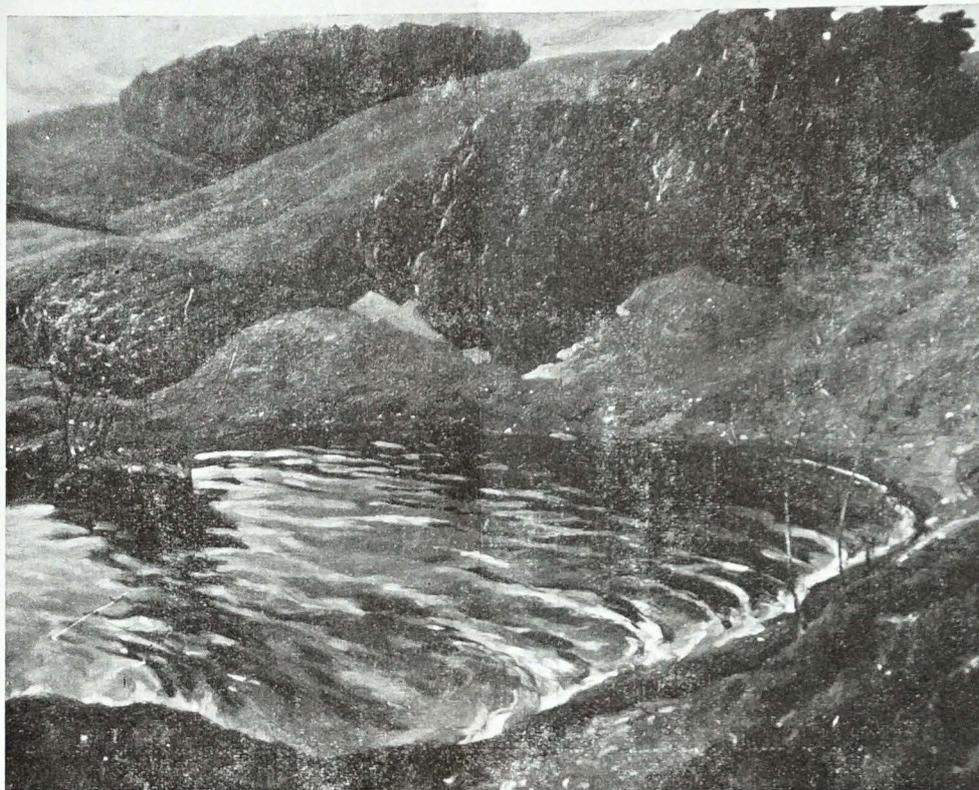
Ce qu'il y a pourtant de merveilleux dans ce tableau, c'est la lumière. D'où vient-elle? Elle est comme la clarté d'un archange; il vole au loin, il arrive, il annonce la moisson, la victoire. Cette lumière répandue sur le travail, sur la peine, sur la sueur, a en soi une magie apaisante. Les clartés volent, elles se réfléchissent, elles renforcent le verbe. Au-dessus de toi (car tu es le laboureur), apparaissent, non les lettres effrayantes « mane, tecel, fares », mais des lettres qui annoncent les douceurs divines. D'un dernier effort, tu as jeté le blé dans

les sillons, dans la terre déchirée. La pensée du lendemain a fait naître en toi l'inflexibilité. Que pouvais-tu donc faire de plus que de labourer à la sueur de ton front, et d'enlever les pierres, sans cesse, sans fin!

Par le ciel et la terre de son laboureur au travail, Ruszczyk a proclamé sa foi dans la résurrection de la Pologne, résurrection mathématiquement sûre, inévitable, comme cette résurrection de la terre, qui reverdit et qui refleurit au printemps. Pas un cœur polonais ne pourrait regarder le tableau de Ruszczyk sans savoir, sans comprendre, sans découvrir qu'il a devant lui les métaphores, le langage des symboles écrits. Parmi les tableaux de la grande peinture polonaise de la fin du XIX^e siècle, le tableau de Ruszczyk est un miracle. Ruszczyk est visionnaire comme Matejko. Il prophétise comme Ver-nyhora.

Le sentiment de la nature est le plus développé chez lui. Comment pourrait-il en être autrement, puisque les environs de Wilno ont ce ciel même avec ces nuages et cette lumière qui constitue le plus vivant langage.

Je revois Ruszczyk arrivant à Zakopane avant la guerre, en 1900, au moment où l'art bouillonnait dans les Tatry. C'était l'époque où Witkiewicz répandait à travers toute la Pologne son « style de



BRISE PRINTANIÈRE.

Par F. Ruszczyc.

Zakopane ». On pouvait alors rencontrer, dans la « chaumière » de Mme Dembowska Sienkiewicz, Reymont, Zeromski. Kaspowicz écrivait sa « Salomé », dans laquelle le démon change Salomé en vampire. Przybyszewski parlait du sabbat, il décrivait la froide passion de Satan.

Parmi les peintres, Stanislawski errait dans les champs. Il était gros; il « roulait » comme nous disions, sans méchanceté et avec bonne humeur, à la tête de ses bretteurs, c'est-à-dire de ses élèves. Il peignait les tableaux qui sont aujourd'hui exposés à la Halle aux Draps de Cracovie. Qui n'était alors à Zakopane? A chaque instant un musicien surgissait et des orgies de symphonies naissaient sur le piano.

Dans ce monde coloré, ivre d'art, consacré à la beauté, Ruszczyc tomba à l'improviste un jour, pour quelques heures. Grand, mince, le visage énergique, il avait quelque chose en lui des anciens Vikings, des loups de la mer. Je me souviens d'un jour passé chez Witkiewicz. On ne savait comment traiter l'hôte illustre, comment l'honorer, comment l'adorer.

Des framboises croissaient dans le petit jardin, derrière la maison, et le torrent qui coulait en contre-bas, bouillonnait ce jour-là avec une violence extraordinaire. Pourquoi Ruszczyc me fit-il l'effet d'un marin? Il avait en lui, et il a encore, le caractère particulier des gens de la mer : la douceur de

la colombe et ce cœur intrépide des gens qui luttent avec les éléments.

Nous connaissions le tableau de Ruszczyc. Nous savions qu'avec lui la Lithuanie venait de surgir à Zakopane. Il était celui qui vient de loin, des pays boréens, comme Vernyhora dans « les Noces », qui a traversé sept rivières et sept montagnes.

A cette époque, Zakopane ressemblait à une plage, sur laquelle la mer vient jeter ses épaves. Des milliers d'épaves échouaient sur cette plage, comme les oiseaux qui arrivaient au Musée Chalubinski, chassés des sommets par les tempêtes. Les agitateurs sociaux, des héros en lutte avec le tsar, tous fatigués, épuisés, renaissaient aux pieds des Tatry où s'épanouissait l'art, « l'idée ». Mais Ruszczyc n'était pas une épave. Il apparaissait, il regardait à droite et à gauche, et il repartait...

Nous autres, à Zakopane, vibrants comme de l'eau bouillante dans une marmite et tout occupés de nos « manifestes sur la beauté », pouvions-nous penser que ce peintre, l'un des premiers de notre nation, avait encore un second rôle à jouer? Qui ne connaît le mythe grec d'Amphyon et de sa musique?

Ruszczyc, comme Amphyon, jouait, et les pierres venaient s'assembler en mesure au son de sa musique. Sa lyre était un pinceau. Les jours étaient mornes à Wilno sous l'oppression tzariste. A chaque coin de rue se tenait un espion. Partout pendaient



LA TERRE.

Par F. Ruszczyk.

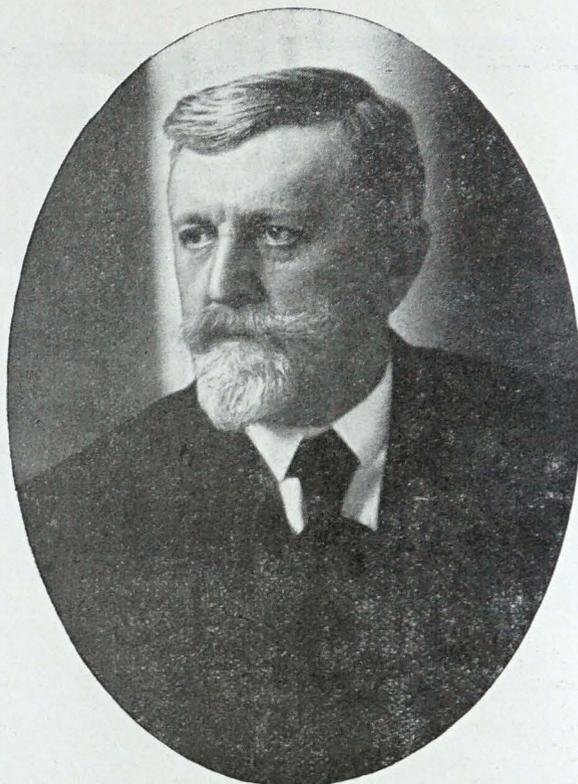
des écriteaux : « Défense de parler polonais ». Comme dans une sombre forêt, dans quelque fourré infernal, Ruszczyc commença à distribuer ses couleurs de peintre.

Les habitants de Wilno se rappellent tous la fête de Grunwald célébrée à la cathédrale, il y a quelque vingt ans, quand la Russie, qui lâchait les rênes à la Pologne, tenait toujours en bride Wilno. Au même moment, on érigeait à Cracovie le monument de Grunwald, don de Paderewski. Comment Wilno n'aurait-elle pas célébré cette fête? A quoi serviraient les ruses et les stratagèmes? Le soir, on apporta à la cathédrale des lauriers; Ruszczyc était l'organisateur. Le lendemain, la cathédrale était pleine de monde; tous les cierges étaient allumés pour une messe solennelle et toute la ville parée de basilics, comme les jours de grande fête. La police avait cru, la veille, qu'un grand mariage se préparait, et maintenant, elle faisait semblant d'être au courant. Le jour du cinq-centième anniversaire de la victoire polonaise, à la cathédrale de Wilno, il y a eu des lauriers, la pourpre royale et le Te Deum.

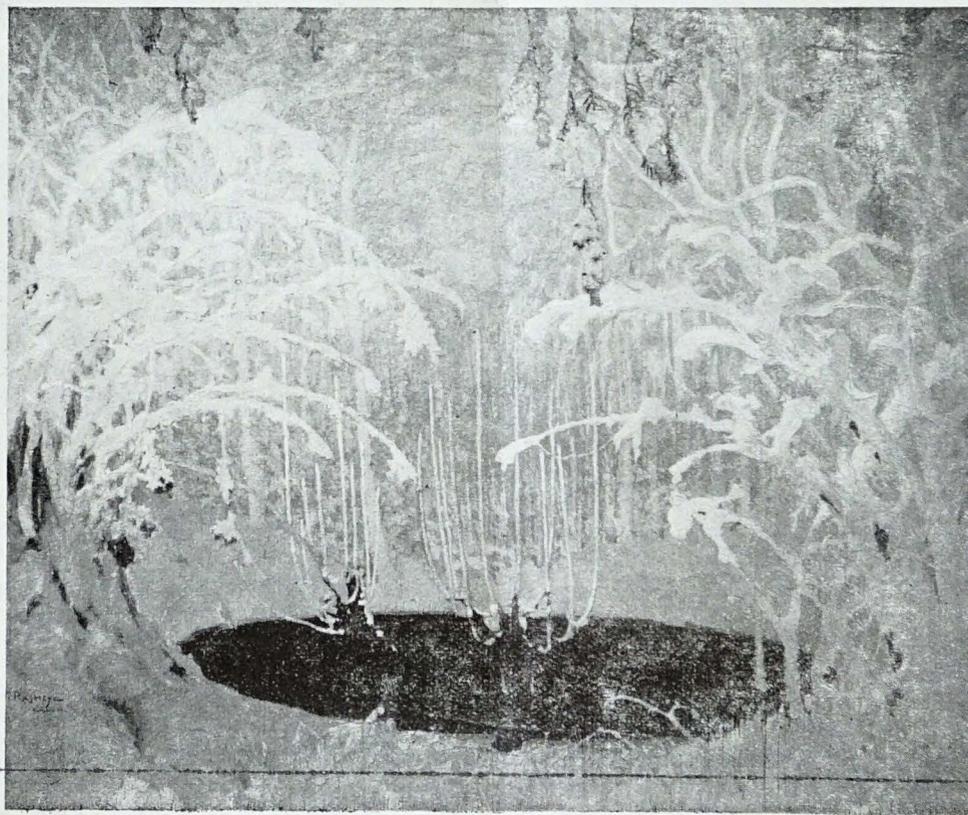
Ruszczyc à Wilno a découvert le langage de l'art, qui annonce le jour où les brouillards se dissiperont et où reviendra la lumière.

Il a mis toute sa vie dans son amour pour ce Wilno. Ruszczyc a « choisi » Wilno quand il pouvait mener une vie tellement plus facile à Cracovie ou Varsovie.

MIECZYLAŃ LIMANOSKI.

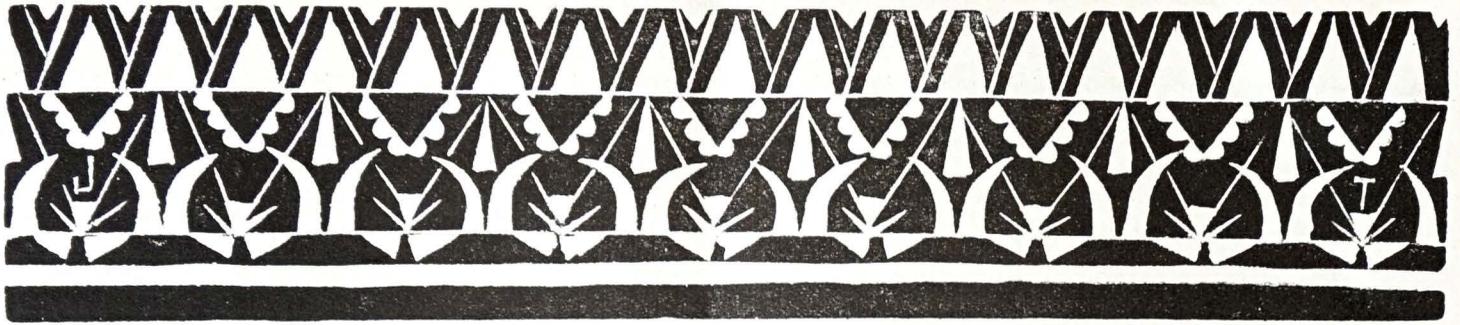


FERDINAND RUSZCZYC.



VISION D'HIVER.

Par F. Ruszczyc.



La Pologne chantée par les Poètes Allemands

Il nous a paru intéressant, au moment de la signature du pacte germano-polonais, de résumer l'histoire des relations germano-polonaises depuis les origines, d'observer la répercussion des événements politiques dans l'opinion allemande, telle qu'elle s'exprime dans les œuvres littéraires des différentes époques. C'est faire l'étude d'une partie de la littérature allemande, et d'une partie assez considérable (en qualité sinon toujours en quantité), car je ne crois pas qu'aucune nation étrangère comme telle, (à part peut-être la nôtre), ait joué dans cette littérature un rôle aussi important que la nation polonaise.

Pour cette fois, nous nous contenterons — en suivant pas à pas le travail très documenté publié à Halle, en 1900, par l'écrivain allemand Arnold « *Geschichte der deutschen Polenliteratur bis 1800* » — de faire l'historique des opinions allemandes sur la Pologne jusqu'à la disparition de l'ancien Etat polonais à la fin du XVIII^e siècle. Nous réserverons pour une prochaine série de conférences l'étude des « Chants polonais » (Polenlieder), inspirés aux poètes du XIX^e siècle — Platen, Lenau, Uhland, Chamisso, Grün, Grillparzer en particulier — par les malheurs tragiques de la Pologne opprimée. Le sujet est tout à fait neuf en français, et peu connu même en Allemagne, (aussi peu, je crois, qu'en Pologne).

« Jak swiat swiatem, Polak Niemcowi nie bedzie bratem... » C'est un dicton polonais qui signifie : « Tant que le monde existera jamais le Polonais ne deviendra le frère de l'Allemand », et vice-versa sans doute... Demi-vérité, comme tous les proverbes ! Si celui-ci est confirmé par un nombre impressionnant de faits historiques et de documents littéraires, il est infirmé d'autre part, non seulement par des échanges continuels entre les deux cultures, mais aussi par toute une littérature allemande pro-polonaise, illustrée — au XIX^e siècle — par des talents poétiques incontestables. Dans l'histoire des relations intellectuelles et morales entre les deux nations, nous rencontrerons (du côté allemand), tantôt une antipathie et un antagonisme fondés, soit sur l'ignorance et l'incompréhension, soit sur une réelle opposition d'intérêts et de sentiments, tantôt

au contraire (à d'autres époques ou simultanément chez d'autres personnalités), une véritable *communauté d'aspirations* et une *enthousiaste sympathie*.

D'une manière générale, on peut dire que, pendant la période d'indépendance, la Pologne connaît à la fois, ou tour à tour, l'antipathie ou la sympathie (suivant les événements politiques ou les régions d'Allemagne), mais dans l'ensemble l'antipathie prévaut, sauf à la fin du XVIII^e siècle.

Dans la seconde période (la Pologne opprimée), c'est la sympathie désintéressée qui l'emporte, et qui inspire toute une poésie pro-polonaise à l'époque du Romantisme. Puis vient Bismarck et le triomphe de la Prusse, qui fait taire les voix sympathiques et ramène l'antagonisme aigu. Un essai allemand (en pleine guerre mondiale, et dans un but politique intéressé) pour ranimer les sympathies germano-polonaises, semble avoir été sans lendemain, et dès l'armistice — dès le traité de paix surtout — l'antagonisme renaît, aggravé par les réclamations et récriminations allemandes au sujet de la Haute-Silésie, de Dantzig, du « Corridor »... Nous arrivons ainsi jusqu'à la période actuelle et au récent traité germano-polonais, qui ne constitue (à mon avis) qu'une amélioration toute provisoire des rapports entre les deux pays...

*
**

Déjà, la première apparition des tribus polonaises dans l'Histoire nous les montre en conflit — plusieurs fois séculaire — avec le *germanisme envahissant*, et c'est seulement en 1110, à la bataille du « Champ des chiens » que le germanisme fut pour la première fois sérieusement refoulé par l'Etat slave, devenu puissant. Plus tard, l'invasion germanique reparut en Pologne sous deux formes différentes, l'une guerrière : les *Chevaliers de l'Ordre Teutonique*, dont les Polonais ne vinrent à bout qu'en 1410, à la bataille de Grünwald; l'autre, plus pacifique et en apparence moins dangereuse : l'infiltration lente des colons allemands, surtout dans les villes. L'Université de Cracovie devint — au XV^e et surtout au XVI^e siècle — un centre intellectuel de

premier ordre, et un *foyer d'échanges culturels* entre la Pologne et l'Occident, spécialement entre la Pologne et l'Allemagne : De nombreux Allemands venaient étudier à Cracovie (où — s'il faut en croire Melanchton lui-même — le docteur Jean Faust aurait étudié... la magie); comme par réciprocité, les étudiants polonais — ou (ainsi qu'on disait alors) « les nations polonaises » — pullulaient dans certaines Universités allemandes, à Göttingen, à Francfort sur l'Oder, à Wittenberg, surtout à Leipzig. Les points de contact ne manquaient donc pas entre les élites intellectuelles des deux pays, et cependant il est curieux de constater à quel point, (certaines régions-frontières mises à part), le pays et le peuple polonais sont *inconnus* — et *méconnus* — en Allemagne à la fin du 16^e siècle. Si, au Moyen-Age, l'épopée nationale allemande était peut-être encore excusable de ne représenter le guerrier polonais — le « *starchen Bolan* » Wenezlas, adversaire de Théodoric de Berne — que sous la forme d'un robuste païen issu d'un pays à demi-barbare (alors que, depuis le 10^e siècle, la Pologne était devenue chrétienne), en revanche, l'ignorance des réalités géographiques et ethnographiques les plus élémentaires dans une « *Cosmographie* », pourtant réputée, du 16^e siècle, est vraiment extraordinaire. Dans le peuple allemand, le Polonais n'était connu alors que sous deux aspects assez peu... reluisants : comme montreur d'ours savants dans les foires, et comme marchand de bœufs provenant de l'Ukraine et des pays russiens. Les « Chants populaires » allemands ayant trait aux événements contemporains (qui sont nombreux dans l'Allemagne du 16^e siècle) ne font presque jamais mention de la Pologne. Toutefois, l'incident tragi-comique de la fuite d'Henri de Valois eut le don d'exciter la verve d'un chanteur populaire allemand : « Danse maintenant, (s'écrie-t-il), bœuf polonais, avec la vache française!... » Encore au début du 19^e siècle, le poète silésien (propolonais) *Holtei*, alors enfant, entendait chanter par les paysans, sur l'air de la « Polonaise » de Kosciuszko :

« Derrière le hangar de Schulze,
Quelle joyeuse sarabande!
Le bœuf polonais y danse
Avec la vache allemande... »

« Hinter Schulze's Schuppen, da giht's lustig zu,
Tanzt der pul'sche Ochse mit der deutschen
Kuh (1). »... La vache avait changé cette fois de nationalité!...

*
**

Il est cependant (j'y ai fait tout à l'heure allusion) des *régions-frontières*, en Posnanie, et surtout en *Silésie*, où, dès l'époque ancienne, nous trouvons une manière de *littérature polonaise en langue allemande*.

La Silésie, d'abord terre polonaise, s'était — depuis la fin du 12^e et le commencement du 13^e siècle

— peu à peu *germanisée*, à tel point qu'en 1335 Casimir-le-Grand avait jugé politique de négocier la cession de cette province à la couronne de Bohême. Pourtant, une branche de la famille des Piasts y régna jusqu'au 17^e siècle; mais ces princes silésiens se montrèrent favorables à la culture allemande, et le pays devint, non seulement une terre d'élection pour la colonisation germanique (décrite plus tard — au 19^e siècle — par le silésien Gustave Freytag), mais aussi un terrain de contact et de collaboration entre les deux cultures. C'est en Silésie qu'a pris naissance le plus ancien « *Polenlied* », « Chant polonais » en langue allemande : C'est un curieux poème du début du 12^e siècle — dont nous n'avons que la traduction latine, donnée par un chroniqueur (1) et dans lequel les mercenaires de l'empereur Henri V *chantaient leur propre défaite* (au « Champ des chiens », près de Breslau), par l'armée du roi de Pologne Boleslas III « Bouche-Torse » :

« Bolezlave, Bolezlave, dux glorissime, Tu defendis terram tuam quam studiosissime. Tu non dormis, nec permittis nos dormire paululum, Nec per diem nec per noctem neque per diluculum. »... Ce n'est pas d'hier (on le voit) que date la prédilection des Allemands pour tous ceux, fussent-ils des adversaires, qui leur en imposent par une attitude résolue, par la force, par l'organisation matérielle. Nous trouverons bientôt la contre-épreuve, dans l'histoire même des relations germano-polonaises.

La Pologne continuera de jouer un certain rôle dans la littérature silésienne, spécialement au 17^e siècle : La poésie de cour traitera volontiers des sujets empruntés à la légende ou à l'histoire ancienne de la vieille patrie polonaise. C'est ainsi que le chef même de l'école silésienne, *Martin Opitz*, entré vers 1636 au service du roi de Pologne, célébrera en vers son mécène et les victoires polonaises sur les Russes et les Turcs (2). C'est ainsi qu'un autre poète silésien très connu, *André Gryphius* (le plus grand dramaturge allemand avant Lessing), chantera dans un « *Festspiel* » (une pièce de circonstance) intitulée « *Piastus* », en 1660, les origines légendaires de la dynastie des Piasts. Ce « *Piastus* » est un petit drame gracieux, où alternent les formes de vers les plus variées, où la mythologie se mêle parfois (un peu comme chez Ronsard) au « merveilleux chrétien », où le coloris spécifiquement polonais n'apparaît que dans quelques figures secondaires.

Du reste, c'est vers le milieu du 17^e siècle que les colons allemands affluent de nouveau en Pologne et que les relations redeviennent actives entre l'Allemagne et sa voisine. Désormais, selon que les *intérêts* allemands et polonais vont *concorde* ou *s'opposer*, la littérature allemande réagira en conséquence : ainsi en 1656, 1683, 1697, et (au début du 18^e) en 1724 et en 1733.

(A suivre.)

ROBERT VIEUX,

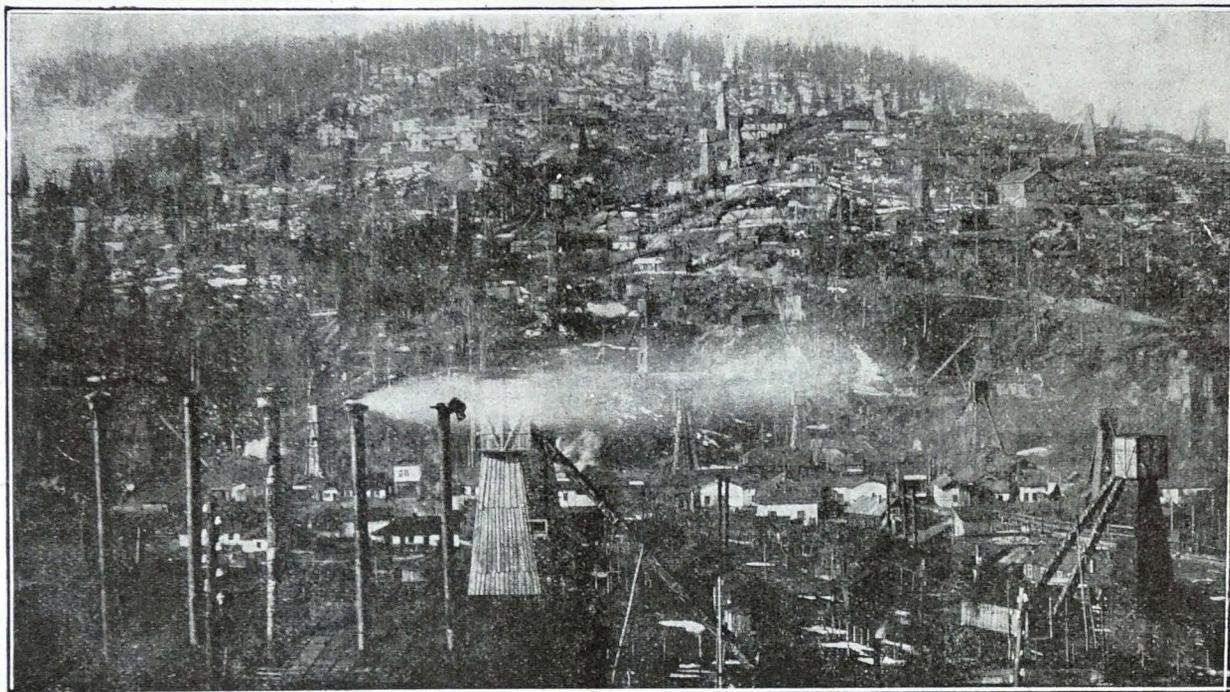
Agrégé d'allemand.

(1) Un certain *Martinus*, d'après les uns, *Baldwinus Gal-lus*, suivant d'autres. (Cf. Arnold, op. cit., page 10.)

(2) « Lob-Geticht an die Königliche Majestät zu Polen und Schweden. »

(1) Arnold, op. cit., page 8.

Pétroles



VUE GÉNÉRALE DES PUIITS DE BORYSŁAW.

La hausse du prix du naphte a éveillé dans l'industrie pétrolière polonaise l'intérêt pour les sondages de prospection. Plusieurs entreprises parmi les plus importantes ont fait effectuer cet automne des recherches provisoires au nord de Drohobycz et ont installé des sondes de prospection qui ont démontré déjà dans plusieurs cas l'existence de nappes de naphte. Ces résultats ont déterminé les entreprises à commencer dans cette région, dès le printemps prochain, des sondages réguliers.

La société « Pionier », après étude détaillée des terrains supposés pétrolifères a commencé les sondages aux environs de Truskawiec où les experts prévoient l'existence de gisements importants. Une certaine animation des forages est observée également dans le district de Krosno.

La sonde « Wladyslaw » de la mine « Genpeg » à Humniska est entrée en production à une profondeur de 957 m. Le rendement de la sonde s'est établi à 10 tonnes de naphte par jour et 17 m. cubes de gaz par minute. La mine en question a été établie en 1896 et depuis ce temps il en a été extrait 350.000 tonnes de naphte environ.

Le forage de la sonde « Nina » (groupe Malopolska) à Borystaw a abouti à une profondeur de

1.152 m. à un jaillissement de naphte et de gaz. La production de naphte s'établit actuellement à 21 tonnes par jour et celle de gaz à 2,5 m. cubes par minute. Le même jour un jaillissement a été obtenu dans la sonde « Violetta N° 4 » (Limanowa) à Borystaw qui a donné, à une profondeur de 967 m., une production de 15 tonnes de naphte par jour.

La Société « Malopolska » vient de mettre en marche une nouvelle sonde, « Stateland-28-Sobieski », installée sur les terrains pétrolifères à Borystaw, appartenant aux forêts domaniales.

La sonde N° 1 de la Société « Fanto-Horodyszcze » à Mraznica, après épuisement des gisements du grès de Borystaw a été approfondie de 58 m. donnant, à une profondeur de 149 m. un important jaillissement de naphte. La production initiale de 15 tonnes par jour a augmenté continuellement, dépassant au début de juin 60 tonnes par jour.

La sonde « Elzbieta » à Tustanowice, fonctionnant depuis 1911, après reconstruction du puits, a donné une production de 10 tonnes de naphte par jour environ. Depuis sa fondation, la sonde a fourni déjà 250.000 tonnes de naphte environ, ce qui la place, sous le rapport du rendement, au premier rang du bassin de Borystaw.

A l'Exposition



Moyen-Age

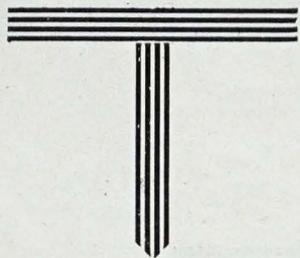
par Marie Euain

d'Art graphique



Sirène

par Victoire Gorynska



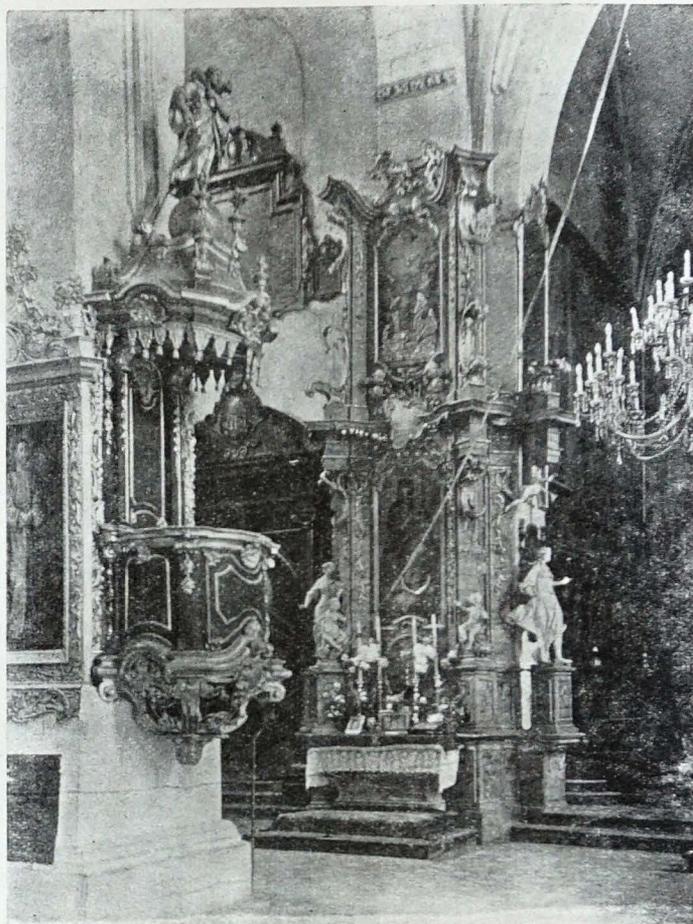
SANDOMIR

Comme Varsovie, comme Cracovie, comme les capitales et les villes célèbres, Sandomierz a trouvé sa place dans la langue française : elle s'y nomme Sandomir.

Mais combien de Français l'ont-ils visitée? Je n'ai pas relevé plus d'un nom de « frantsouze » sur le registre de l'unique hôtel.

Sandomir se défend bien contre les touristes qu'attireraient ce nom célèbre et sa réputation de pittoresque. Ils sont nombreux, ceux qui se promettent d'aller la voir. Mais à Varsovie, quand on consulte l'indicateur des chemins de fer, on découvre qu'il faut changer de train, arriver la nuit, et se trouver alors dans une gare isolée, à plusieurs kilomètres de la ville. On pourrait s'y rendre par bateau : séduisant projet. Mais il faudrait remonter la Vistule, ce serait très long, plusieurs jours... On y renonce.

J'y suis pourtant parvenue, et j'ai été cent fois payée de mes peines en trouvant à Sandomir ce que n'avaient pu me donner ni Varsovie, ni Poznan, ni l'antique Cracovie, ni l'orientale Léopol, ni même Zakopane dans les Tatry, ou Zabie au pays hout-soule : l'exotisme. Varsovie, c'est le Paris du Nord, on l'a assez dit; Cracovie est la réalisation du rêve architectural que nous avons conçu en France devant les fragments du passé, disséminés dans nos villes : elle réunit toutes les beautés de la pierre et



SANDOMIR. INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE.

de la brique dans son enceinte. Zakopane, Zabie présentent les plus élégantes fioritures sur un fond montagnard universel. Partout, en Pologne, on se retrouve chez soi.

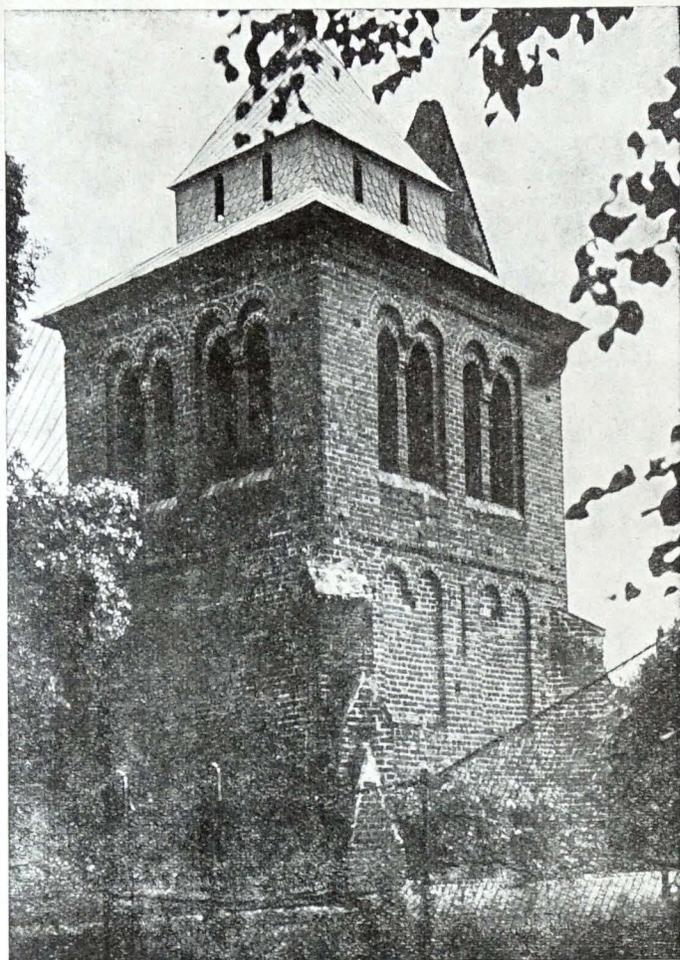
A Sandomir, je ne savais plus trop dans quelle partie de l'Europe ni dans quel siècle je me trouvais. Ces heures délicieuses auraient pu être espagnoles, dalmates ou hongroises. On sentait vaguement que les barbares d'Asie étaient en marche contre la tranquillité de ces places et la paix de ces églises : les horloges, pourvues d'un mécanisme plus compliqué, auraient-elles indiqué le 16^e ou le 17^e siècle? Les Juifs glissaient au long des murs, agiles, longs et noirs et l'on attendait que débouchât derrière eux, en costume écarlate, Messire Twardowski.

On a vite fait le tour de Sandomir, ville de 8.000 habitants. Mais on peut flâner longuement dans sa douzaine de rues. En trois jours, je n'en avais pas épuisé les charmes.

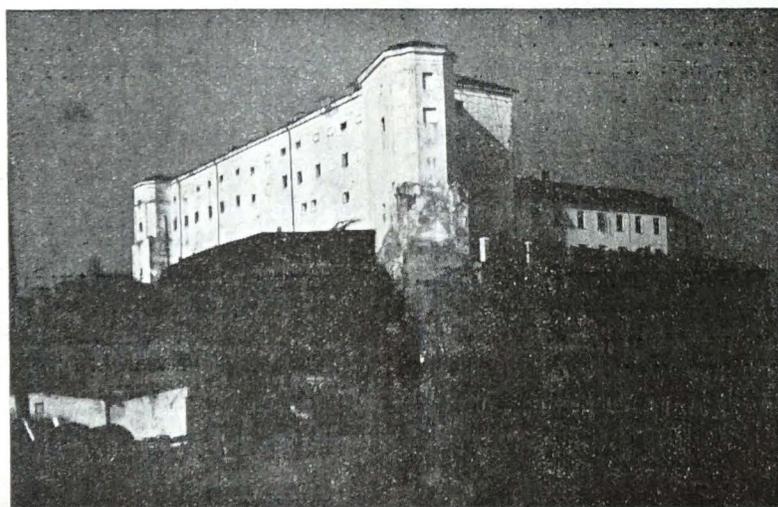
Il y a cette place centrale, qu'on ne se lasse pas de regarder. Elle est fort large, et en même temps tout intime, car les maisons qui l'entourent, bonnes commères obèses sous leurs pignons en bonnets pointus, ont l'air de causer entre elles, tout en guettant de leurs fenêtres plantées de guingois ce que va faire le beau chevalier qui se tient dans un noble isolement au centre d'elles toutes. Ce chevalier, c'est le Ratusz, l'Hôtel de ville, solide quadrilatère de brique rougeâtre, que surmonte une attique ravissante de la Renaissance : d'abord un rang d'arcades aveugles, encore sévère, puis la gaité des œils-de-bœuf, enfin la joie épanouie d'un couronnement de volutes qui inscrivent le ciel bleu dans la fantaisie de leurs courbes. Aux angles se dressent on ne sait quels ornements que le temps a rongés, où l'on croit discerner des gerbes de fleurs. Une tour flanque l'édifice; d'abord carrée comme lui, elle multiplie ses facettes en le dépassant, et s'épanouit enfin en un casque baroque, où l'on sent quelque turquerie. De fait, sa girouette est un croissant.

A vivre entre les commères, le chevalier s'est humanisé. Il se laisse envahir par la mousse; il laisse voir ses balafres; son escalier de bois, sous un auvent, ne dissimule pas qu'il est vieux et vermoulu.

Tout cet ensemble, place, maisons et Ratusz, ne l'imaginez pas tiré au cordeau. La place descend, en pente assez forte, et si un de ses côtés est orné d'arcades, deux autres se sont pourvus de perrons et



SANDOMIR. EGLISE ST-JACQUES (xii^e siècle).



SANDOMIR. LE CHATEAU.



SANDOMIR. LE SÉMINAIRE.

d'escaliers. De ces arcades, dont les voûtes attestent que les bazars juifs qu'elles protègent ont été des palais, on domine les maisons en goguette de l'autre extrémité. D'en bas, on voit le Ratusz monter la garde devant les palais déchus. Et pour faire le tour de la place, il faut abandonner le pas pressé des citoyens menacés par les autos : les têtes de chats pointues, les dalles disloquées vous ramènent aux mouvements lents et mesurés et vous êtes tentés de les poursuivre en révérences, larges saluts ou évolutions de menuet.

Les jours de marché, la place grouille de paysans chrétiens et de marchands juifs, d'éventaires, de tréteaux, d'étalages à même le sol. Les paysans au teint cuit, à longues moustaches blondes, attendent patiemment l'acheteur qui aura besoin de grains, de légumes ou d'instruments aratoires, celui qui sera tenté par les tamis en crins de couleurs, présentant des bandes et des carreaux com-

me les étoffes, ou par les joujoux en sapin colorié : des oiseaux qui battent des ailes, des attelages où le poulain est aussi mal équarri que la jument sa mère, mais badigeonné d'un aussi beau vermillon. On ne résiste pas aux boîtes de bois tourné, ornées d'une bande jaune ou rose, d'un ton si gai, d'une proportion si juste, ni aux salières que décorent des dessins venus, pour sûr, du fond des âges afin d'intriguer les archéologues qui rechercheront leurs pareils sur des tombes sans date. On se penche pour prendre en main les objets et parler au paysan accroupi parmi eux, qui vous les tend avec un bon sourire. Il a dit son prix, et ce serait inutile de discuter.

Si vous aimez le marchandage, retournez-vous : une famille juive vous guette de ses grands yeux inquiets et noirs, et va déployer pour vous une in-tarissable éloquence. Vous vous éloignez, on vous rappelle, on vous fait de nouvelles offres, avec



SANDOMIR. L'HOTEL DE VILLE.

force gestes et les mines les plus variées. Pauvres gens! que de mal ils se donnent pour gagner quelques sous. Mais ne cédez pas trop vite à la pitié : après une heure, le dernier prix qui vous sera proposé sera le prix que vous a fixé tout de go le marchand chrétien. D'éventaire en éventaire, vous passez devant les cotonnades à bon marché, qui auront bientôt remplacé les costumes nationaux, devant les gâteaux secs, décorés de filets de crème rose, et portant la tête imprimée d'un rubicond Enfant-Jésus, devant les fastueux étalages de fruits mûrs et de bottes de fleurs, les entassements de carottes et de choux. Vous parvenez aux minables boutiques où des Juifs en haillons vendent des costumes minables. Une Rebecca ou une Rachel revenue des grandes villes se tient près de ses parents, plus dégradée par sa fausse élégance qu'eux par leurs vêtements sordides. Les paysannes polonaises qui traversent ce quartier avec leurs hommes, pour l'achat

d'une veste en peau de mouton, prennent un air sévère. Elles réprouvent de leurs lèvres serrées et de leur regard distant non cette misère, mais cette négligence, cette crasse. Vous-même, la puanteur vous fait fuir.

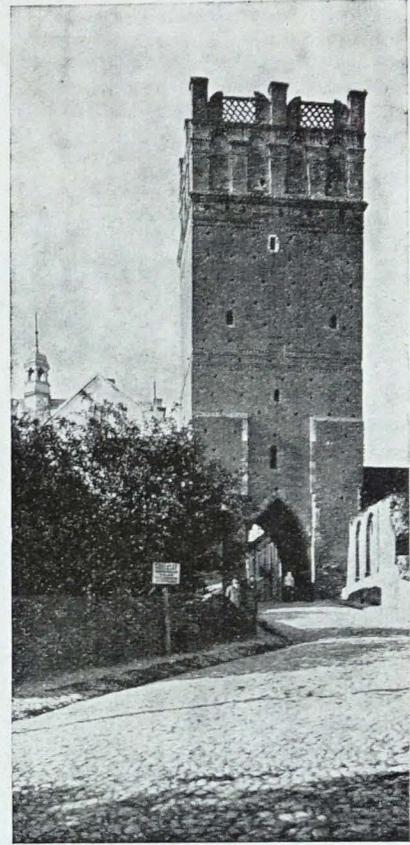
Vous allez chercher les oasis de calme, nombreuses à Sandomir, en traversant d'abord des enchevêtrements de chevaux et de chariots, des cours pleines de ces poteries d'un noir cendré, aux dessins primitifs. Vous voici à la cathédrale. Elle est bien accueillante, au milieu de son enclos herbu et de ses grands arbres. Mais entrez, et cette vie intense de la Pologne, vous la retrouvez à peine figée dans le peuple de statues contournées, convulsionnées, filles d'un art frénétique, dans les rocailles qui s'enchevêtrent sur les piliers, autour des cadres, sur les grilles, partout; dans les tableaux très anciens et horribles, qui présentent à votre indignation d'abord, puis à votre sens du comique, hélas!

les mutilations des martyrs, figurées le plus naïvement du monde, et les barbares pratiques des Juifs trompant, dérobant, assassinant et mangeant les pauvres petits enfants, dont les chiens viennent lécher le sang!

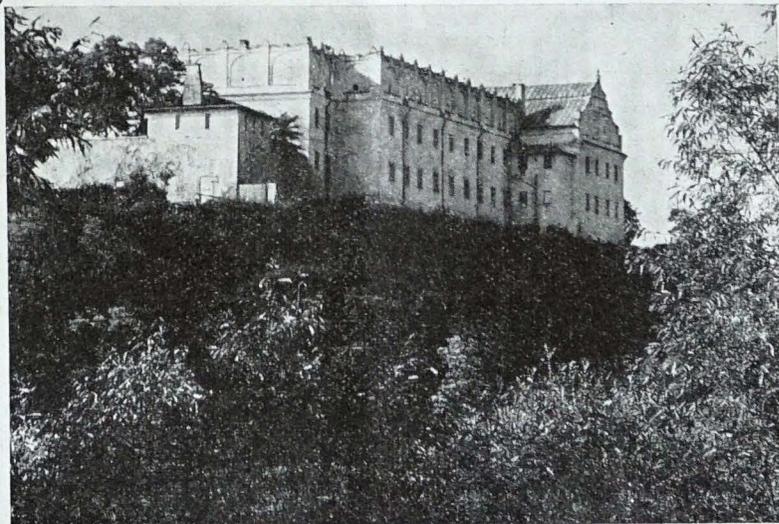
Quand vous serez repu du pittoresque des masures croulantes et badigeonnées de bleu, de rose et de jaune dans la rue des juifs, quand vous voudrez aborder la vraie beauté de Sandomir, vous sortirez de la ville. Mais prenez garde à ne point vous égarer!

Sandomir s'est bâtie au-dessus des plaines de la Vistule, qu'elle domine d'un éperon de deux cents mètres de haut. Par derrière, cet éperon se prolonge en un plateau, dont le terrain friable a été profondément creusé par les ruisseaux. Ainsi, croyant vous rendre en cinq minutes à cette puissante église romane de Saint-Jacques, que vous voyez un peu en dehors de la ville, vous vous trouvez devant un ravin qui vous oblige à descendre puis à remonter ses pentes, si glissantes que vous vous raccrochez au passage aux branches des pommiers qui l'emplissent. Quelques pas plus loin, un autre ravin. Vous finissez par désespérer d'atteindre le sanctuaire.

Mais en descendant vers la Vistule, vous voyez le panorama de Sandomir se déployer dans sa vi-



SANDOMIR. PORTE D'OPATOW.



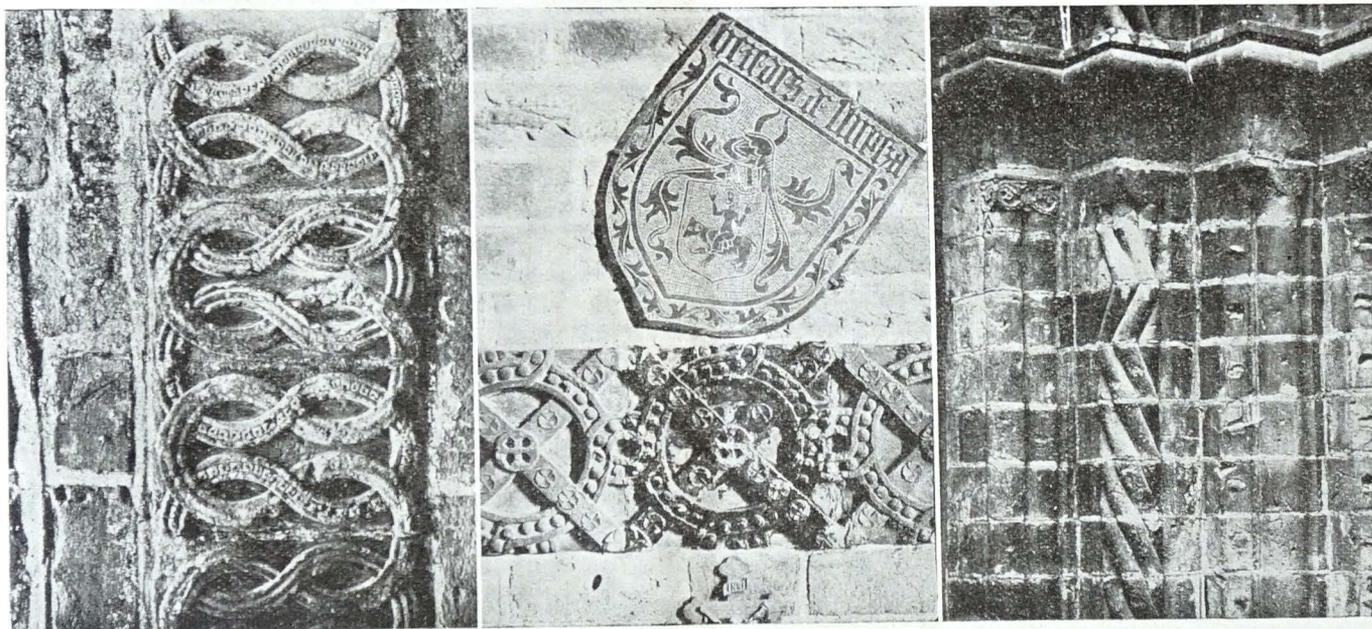
SANDOMIR. COUVENT.

gueur et sa grâce. Au bord du promontoire se sont construits les couvents, les églises, le château. De celui-ci pris, repris, incendié, reste une masse pleine de grandeur. Les autres présentent leurs longues façades régulières et blanches, où se déchiffre sans peine l'idéal d'ordre et de pureté des Polonais. Ils lèvent en plein ciel, au-dessus des verdure, leur front léger, couronné des courbes élégantes de l'art jésuite. La grâce plane ainsi sur les rudes soubas-

sements romans et gothiques de la très ancienne cité.

Et quand vous rentrez à votre hôtel, la nuit venue, la place centrale s'est transfigurée dans la nuit. Vous n'êtes même plus sur cette terre, mais au pays des légendes et vous voyez s'échapper des gerbes de fleurs aux quatre coins du Ratusz, un pollen étincelant, les étoiles du ciel d'été.

ROSA BAILLY.



SANDOMIR. DÉTAILS DE L'ÉGLISE ST-JACQUES. (xii^e siècle.)

(Clichés Félix HACZEWSKI).

L'Épargne et les Assurances

La rente viagère des ouvriers

Au cours de sa dernière session, la Diète a voté un grand nombre de lois. L'une des plus intéressantes est celle de *la rente des vieillards*.

Tous les travailleurs physiques, ouvriers ou domestiques, ayant passé l'âge de 65 ans, jouiront d'une petite rente viagère de 26 à 40 zlotys mensuellement qui leur permettra de vivre bien pauvrement sans doute mais de leurs propres ressources et sans avoir recours aux œuvres de bienfaisance.

La rente dite « de vieillesse », tel est son nom officiel, diffère essentiellement de celles qui étaient accordées jusqu'à présent aux participants des caisses d'assurance, Z. U. P. et des Caisses-Maladie en ceci qu'elle sera le bénéfice de tous les vieillards non plus comme auparavant exclusivement de ceux qui, au moins pendant dix ans, avaient payé leurs cotisations aux dites caisses.

Désormais toutes les personnes âgées de plus de 65 ans auront droit à cette rente, même si elles n'ont jamais été assurées à la Z. U. P., ni à la Caisse-Maladie. Les seules conditions exigées sont : 1 le bénéficiaire doit être citoyen polonais; 2. il doit produire des certificats attestant que le demandeur a travaillé pour gagner sa vie pendant un laps de temps d'au moins 12 ans; 3 sur ces douze années au moins quatre doivent avoir été passées obligatoirement en Pologne. A part cela aucune restriction. Cependant pour ceux qui n'ont jamais fait partie des assurés à la Caisse-Maladie et par conséquent jamais payé aucune part d'assurance, le montant de la rente est réduit à 20 zl. par mois.

Ce chiffre, au premier abord, semble dérisoire si l'on l'oppose aux frais d'entretien d'un habitant des villes. Mais il faut tenir compte des conditions de l'existence des pauvres gens. Tous les vieillards des deux sexes, lorsqu'ils ne trouvent plus de travail, échouent dans leurs familles, excepté bien entendu ceux qui n'en ont pas et que l'Assistance publique doit entretenir. Leur rôle auprès de leurs proches est peu enviable; ils sont considérés comme une charge pénible à supporter et on le leur fait sentir à chaque occasion. Maintenant, une rente même si modeste venant augmenter le budget de la famille aura quelque signification, surtout dans les villages où le numéraire devient si rare.

Une seule exception est faite à cette loi bienfaitrice : elle ne s'applique pas aux ouvriers agricoles ayant travaillé dans les exploitations de moins de 30 ha. Ce sont des exploitations assurées par les paysans qui, en général, ne recrutent pas d'ouvriers, tout le travail étant accompli par les membres de la famille. La distinction entre les maîtres et les ouvriers y présenterait des difficultés inextricables. Et, d'un autre côté, cette classe paysanne représente presque les deux tiers de la population du pays. Si l'on dotait de rentes viagères toutes les vieilles gens qui ont travaillé sur la terre, sauf les employeurs, c'est-à-dire les propriétaires des lots, le fonds dont dispose la Caisse d'Assurances serait vite épuisé.

X. X.

La Caisse d'Épargne

L'exercice 1933 vient de marquer une nouvelle étape dans le développement continu de cette institution : 210.000 clients nouveaux, plus-value nette de 93 millions des dépôts — tels sont les chiffres qui en apportent un témoignage incontestable.

Les dépôts d'épargne ont augmenté au cours de l'année de 64,4 millions de zlotys, atteignant, fin 1933, 506,5 millions de zlotys. Le nombre des titulaires des livrets d'épargne a augmenté en même temps de 204.658, passant à 1.154.656, ce qui fait que le dépôt moyen par livret d'épargne s'établit à 439 zlotys.

Quant au service des chèques postaux, ses opérations ont dépassé de beaucoup les chiffres des trois dernières années. Le chiffre d'affaires global de ce service, se chiffrant depuis 1930 à 22 milliards de zlotys environ, s'est élevé l'année dernière à plus de 25 milliards de zlotys. Les dépôts sur comptes-chèques, dont le nombre total a augmenté en 1933 de 5.224, passant à 72.337, ont augmenté dans une forte proportion, atteignant 207 millions de zlotys contre 178 millions il y a un an, soit une plus-value de 29 millions environ. Ce progrès considérable est le résultat de la confiance dont jouit la Caisse d'Épargne Postale parmi ses clients.

Sur les 25 milliards du chiffre d'affaires du service des comptes de chèques postaux, 6,8 milliards seulement reviennent aux règlements en espèces, tandis que le reste, soit 18,5 milliards ou 73 pour cent du total revient aux virements. Il est intéressant de relever que la moyenne mensuelle des virements s'élevait en 1933 à 1.538 millions de zlotys, dépassant ainsi toute la circulation fiduciaire du pays qui n'était, en 1933, en moyenne que de 1.344 millions de zlotys.

Le service des assurances sur la vie de la Caisse d'Épargne Postale a réalisé aussi d'importants progrès. Le nombre des polices d'assurance a augmenté pendant l'année de 19.000 et la somme des assurances de 20 millions de zlotys. Vu le succès de ce service, la Caisse d'Épargne a décidé d'en élargir le cadre, en introduisant, à partir du 1^{er} janvier 1934 des assurances pour un montant supérieur à 10.000 zlotys, avec examen médical, à côté des assurances sans examen médical, dont le montant ne peut dépasser 10.000 zlotys.

La Caisse d'Épargne a pris part, en 1933, au financement de la construction de petites maisons et a mobilisé à cet effet un crédit de 9,9 millions de zlotys. En outre elle a acquis pour 25 millions de zlotys de lettres de gage et obligations émises par les banques d'Etat et les autres établissements de crédit à long terme. En outre la Caisse a souscrit pour 1,7 millions à l'emprunt scolaire de la Ville de Varsovie, a participé au financement du frigorifique et des entrepôts de Gdynia, a acheté pour 22,8 millions de fonds publics, pour 50 millions de bons du Trésor à court terme (dont 30 millions environ arrivés depuis à échéance) et a souscrit enfin pour 10 millions à l'Emprunt National.

La Caisse d'Épargne Postale a clos l'exercice écoulé par un bénéfice net de 6.895.000 zlotys.

La Jalousie et le Médecin

Titre qui intrigue, couverture qui étonne : le squelette d'une main radiographiée, bague de l'anneau nuptial, tend une rose.

Mais dans ce roman qui le classe comme une des futures gloires littéraires de la Pologne et lui a déjà valu le premier des prix décernés par l'Académie polonaise, Michel Choromanski fait preuve d'un talent encore bien plus surprenant que les artifices qui l'annoncent.

Choromanski est à la fois un réaliste et un artiste. Il rend la réalité dans ses plus minutieux détails, mais ordonnés en tableaux de maître. Et il enveloppe ces tableaux précis de la démente des éléments. Son roman : « Les Frères blancs » est comme pris dans une tempête de neige, dont les sifflements et les tourbillons nous entraînent dans une hallucination qui se superpose aux mystères de l'intrigue. De « la Jalousie et la Médecine », un critique a pu dire que c'était la symphonie du vent et des tourbillons... Les rafales d'une bourrasque d'automne hurlent à travers tout l'ouvrage.

Le plan de ce roman est d'ailleurs d'une audace téméraire : chaque événement revient plusieurs fois au foyer de notre vision, selon qu'il a été vu ou vécu par tel ou tel personnage. On dirait d'une quantité d'ellipses qui glissent dans tous les sens autour d'un fait central. Si le développement de l'intrigue en est parfois obscurci, d'autre part ce procédé donne jusqu'à l'angoisse le sentiment de la complexité qui existe dans la vie psychologique.

La puissance et l'originalité de Choromanski seront révélées par ce fragment de « la Jalousie et la Médecine », très bien rendu par Franck Schæll.

**

...La machine opératoire, qui se composait de cinq personnes, était décidément en marche et travaillait avec une exactitude sans bavure. L'opérateur et ses assistants ne faisaient qu'un; ils étaient une sorte de monstre étrange, une hydre à cinq têtes et à dix mains, dont tous les mouvements étaient minutieusement calculés et mathématiquement coordonnés. Il n'y avait pas un mouvement inutile et tout marchait comme sur des roulettes. Le chirurgien allait dire : « Abaissez aussi la tête de la malade », mais la sœur et l'infirmier devinèrent son désir au vol et au même moment ce dernier poussa aussi le second levier de la table. Le *dozent* (1) fit alors un mouvement d'épaule en signe d'approbation. Dans son inflexible précision, le travail s'annonçait agréablement; il se déroulait comme sous une inspiration artistique.

La première incision ouvrit la peau et une couche de graisse blanchâtre, d'où le sang coula aussitôt.

— De la gaze, dit le chirurgien, mais, sans avoir attendu, déjà Rubinski avait tendu la gaze au *dozent*, et ce dernier essuyait la blessure. Les mains des chirurgiens étaient déjà en sang. De sa pince, le docteur Tamten jeta dans le seau la gaze, qui fit

« flac ». La blessure montrait quelques vaisseaux sanguins d'où le sang suintait.

— La pince, dit le chirurgien, et il saisit le vaisseau avec la pince. Sans regarder, le *dozent* prit le fil dans les mains de Rubinski et ligatura la veine. Le sang s'arrêta. Puis, avec les écarteurs brillants qui avaient la forme de petits râteaux maladroits, il saisit des deux côtés les lèvres de la blessure et les écarta.

— Un couteau, prononça d'une voix monotone le chirurgien Tamten, et il fit une entaille dans la couche suivante, contre laquelle le *dozent* appliqua aussitôt de la nouvelle gaze...

...L'hydre aux cinq têtes et aux dix mains se mouvait selon un rythme inflexible. L'opération se déroulait à tous égards de la façon la plus favorable. Telles vingt antennes mobiles, les doigts des chirurgiens s'affairaient avec une précision rapide comme l'éclair. La respiration de la malade était lourde et régulière. La sœur surveillante avait déjà versé la moitié du flacon d'éther. Dans la salle voisine l'infirmier faisait tranquillement bouillir les instruments.

La salle étincelait sous la lumière blanche et pénétrante de l'électricité. Tout était blanc. Seuls les mains et les tabliers des chirurgiens étaient maculés de sang frais.

— Combien de minutes? demanda le chirurgien d'une voix uniforme.

— Huit, monsieur le directeur, répondit la sœur. Le chirurgien élargit la blessure et mit la main dans les entrailles de la malade.

C'est alors qu'il se passa quelque chose d'inattendu, d'effrayant dans sa soudaineté.

Rubinski remarqua que sur la partie supérieure du nez du chirurgien — car à travers le masque on ne voyait que les yeux et un bout du nez — une goutte de sueur avait soudain perlé. Au même instant le *dozent* se pencha rapidement au-dessus de la blessure; le chirurgien Tamten leva la tête et regarda le *dozent*. Aussitôt ce dernier parut deviner quelque chose.

— Oh lala! na so was! fit-il doucement.

Sur le nez du chirurgien une seconde goutte de sueur pointa, le nez rougit, le chirurgien dit d'une voix changée, assourdie, comme si quelque chose l'étouffait :

— Das se-he ich zum dri-tten Mal...

Puis il s'écria :

— Ein-ge-ka-pselt!

— O, jawohl! murmura le *dozent*.

Il y eut un moment d'inquiétude et d'étonnement. Comme une étincelle électrique, cette inquiétude qui avait éclaté chez le chirurgien Tamten se communiqua à Rubinski, à la sœur et à l'infirmier. Aussitôt tout se gâta. Le mécanisme opératoire se mit à jouer arythmiquement, comme un moteur noussif. Le chirurgien Tamten se maîtrisa. En un clin d'œil il eut recouvré son calme et reprit possession de sa tête, mais il était déjà trop tard.

— Des ciseaux, dit le chirurgien d'un ton presque endormi. C'est une pince que Rubinski lui donna d'un mouvement enfiévré. Quelque chose se mit

(1) Chirurgien autrichien, venu en vacances chez le Dr Tamten.

à gargouiller dans la gorge de la malade. Le chirurgien fit valser la pince, qui effleura l'oreille de Rubinski, et dit :

— Triple andouille!

La pince tomba avec fracas sur le carrelage émaillé. La malade gémit et elle eut un étouffement. Le chirurgien dit à la sœur :

— Veillez à ce que la malade respire tranquillement!

La sœur rougit jusqu'aux oreilles et ouvrit les lèvres. Il n'y avait plus une goutte d'éther dans son flacon. La bouteille de réserve avait disparu comme par enchantement.

— Des ciseaux! répéta le chirurgien d'un ton endormi. Rubinski, dont les mains tremblaient, lui tendit maladroitement une pince. Le chirurgien lui jeta la pince au visage et dit :

— Triple andouille!

Tout à coup le ventre de la malade remua en même temps que la poitrine. La patiente aboya de nouveau : Waou, waou! La sœur surveillante n'avait plus une goutte d'éther sous la main.

Le chirurgien tourna lentement vers elle son visage masqué. Il avait le nez trempé. Il dit, en scandant chaque syllabe : Veil-lez à ce que la ma-la-de respire!

Le *dozent*, qui avait tout deviné, s'écria froidement : De l'éther!

L'infirmier, qui faisait bouillir les instruments dans la salle voisine, devina qu'on avait besoin de lui et il entra en courant dans la salle d'opération!

— Il n'y a plus d'éther! s'écria la sœur, qui pleurait presque.

— Donnez-moi tout de suite les instruments qui ont bouilli! dit Tamten.

L'infirmier perdit la tête. Il ne pouvait trouver la bouteille d'éther dans le coin. Dans le stérilisateur l'eau ne bouillait pas encore.

— Des ciseaux, répéta le chirurgien pour la troisième fois. Il regarda la surveillante, qui était assise, les yeux exorbités et il dit sèchement :

— Tirez la langue!

Au même instant Rubinski lui glissa dans la main un bistouri. Le chirurgien le jeta de toute sa force à la tête de Rubinski et dit :

— Triple andouille!

Alors, d'un mouvement vif et souple, le *dozent* poussa Rubinski du coude. Après un simple coup d'œil sur la table, il y saisit des ciseaux et les passa au chirurgien. Tamten failla avec les ciseaux dans la blessure et l'allongea. Le *dozent* dit d'une voix caressante :

— O, jawohl!

La sœur surveillante raconta que l'effroi lui avait fait entièrement perdre la faculté de remuer. « Pour la première fois j'avais pendant une opération entendu le directeur prononcer une grossièreté. Mais l'inquiétude s'était emparée de moi plus tôt encore. Je ne sais pas ce qui a pu se passer pendant cette huitième minute. Je fus si effrayée que j'en perdis la mémoire. Je ne savais plus rien de ce que je devais faire. J'entendais comme à distance que la malade étouffait, que peut-être même elle se réveillait. J'oubliai complètement ce qu'il convient de faire dans des cas pareils. Je serrais seulement convulsivement le masque contre le visage de la pa-

tiente et je tenais le flacon au-dessus de sa tête. C'est seulement après un instant que je m'aperçus qu'il n'y avait plus d'éther. Je ne pus extraire de moi aucune parole pour appeler l'infirmier. Le pis était que je ne savais pas où était la bouteille de réserve. L'infirmier courut un moment pour me la donner, mais, sans me l'avoir apportée, il s'en retourna je ne sais pourquoi auprès des instruments qui devaient bouillir. Ce fut le début d'un vrai cauchemar! »

En effet, pendant quelques instants l'infirmier courut çà et là, comme s'il était possédé du démon.

— Qu'a donc le directeur? bredouilla-t-il. Il était épouvanté, car l'eau dans le stérilisateur ne voulait absolument pas bouillir.

— Je vous l'apporte tout de suite, tout de suite! répétait-il; et il regardait désespérément si des bulles ne montaient pas de l'eau. Non, la surface de l'eau était immobile.

« Déjà j'en étais au point où je voulais tout plaquer et m'enfuir dans le corridor, dit-il plus tard. Surtout lorsque je vis par la porte le bistouri effleurer presque, au vol, la tête de Rubinski. Ce dernier était alternativement rouge et blême. La sœur était assise, les lèvres ouvertes, il était pénible de la regarder. »

— Les instruments bouillis! commanda le chirurgien d'une voix sèche. Tirez la langue! Mais ni l'infirmier ni la sœur ne pouvaient comprendre quoi que ce fût.

« J'ai cru que j'allais devenir folle, dit la surveillante. Que fallait-il faire avec la langue? avec quelle langue? Tout se brouillait dans ma tête. Pendant une seconde je faillis tirer moi-même la langue et la lui montrer. Nous étions tous comme égarés. »

C'est exactement la même impression qu'emporta l'interne Rubinski. « La sœur surveillante était assise, complètement désemparée. On eût dit un moineau crevé, le bec ouvert. Je n'arrivais absolument pas à m'orienter. J'avais comme un éblouissement. J'entendais parfaitement le directeur dire : des ciseaux! Je savais où ils étaient, et cependant c'est des pinces que je pris. Je ne pouvais pas diriger mes mains et chaque instrument me paraissait affreusement lourd. Ce qui s'est passé ensuite, je me le rappelle à peine. Il y eut en moi comme un dédoublement, un vrai martyre. D'une part je sentais que je devais faire ceci ou cela, de l'autre j'étais en proie à une curiosité morbide : que s'était-il passé, et pourquoi le docteur était-il demeuré interdit pendant cette huitième minute? Mon intérêt était malsain, je le sentais moi-même, cela me rappelait des idées de persécution. Je sais encore que le *dozent* me donna un coup de coude et tendit lui-même les ciseaux. Je regardais la blessure comme un observateur qui ne pense à rien.

» Je me souviens même qu'une fois je voulus guigner dans la cavité abdominale, mais je n'y réussis pas, car aussitôt le chirurgien et le *dozent* masquèrent de leurs doigts, comme s'ils l'eussent fait exprès, tout le champ de l'opération. Alors, comme un crétin, je regardai leurs doigts. Les idées les plus saugrenues me vinrent à la tête. Je pensais que les mains du directeur étaient adroites, fortes, agiles comme celles d'un singe. C'est bien cela, il avait des

mains véritablement simiesques. En revanche les doigts du *dozent* étaient longs, minces, artistes. Ils évoquaient des doigts de musicien. De nouveau je songeai sottement qu'il ressemblait à Chopin et que, lorsqu'il travaillait des doigts, c'était comme s'il jouait des pages de musique compliquée. En dehors de ces doigts je ne voyais rien. A ce moment la malade se prit à étouffer.

» — La langue! gronda le chirurgien.

» Je vis l'effroi dans lequel la sœur avait sombré et je me rendis compte de son état. Je devinai aussi qu'il se passait je ne sais quoi en elle, et que quelque chose était survenu à quoi elle ne pouvait parer. D'une main elle tenait la tête de la malade, de l'autre elle cherchait quelque chose sur le carrelage. L'infirmier me lança un coup d'œil hagard et je vis que, dans son effroi, il avait pris entre ses mains les instruments déjà bouillis et que par conséquent il n'y avait rien d'autre à faire qu'à les remettre dans le stérilisateur. Tout allait de travers. Mais le moment le plus terrible et le plus difficile de tous allait venir : tout à coup le sang coula à flot de la cavité abdominale.

» — Une pince, dit le directeur, sans lever la tête.

» Je n'avais plus une seule pince stérilisée. Mes mains erraient sur la table sans but. Je fis un signe de la main à l'infirmier. Paul donna, dans son désespoir, un coup de poing contre le stérilisateur, qui résonna.

» — Une pince, répéta le directeur de sa voix normale et tranquille, et cela m'encouragea un peu. Mais cela ne changeait rien à la situation : je n'avais pas une seule pince sous la main! »

— Waou, waou! aboya la malade. Il sembla qu'elle allait sauter d'un moment à l'autre. C'est alors que le *dozent* lâcha l'écarteur d'une main et, du coude, fit tomber le masque du visage de la malade.

— Mund aufmachen! dit-il. Grâce à Dieu, la sœur comprit et, avec les doigts, elle poussa en avant la mâchoire inférieure. Au même moment le sang jaillit comme une fontaine de la cavité abdominale. Le *dozent* y enfonça de la gaze. Le chirurgien répéta : Une pince. Mais il n'y avait pas de pince.

De ses longs doigts subtils, le *dozent* retira le tampon ensanglanté, le jeta sur le sol, enfonça dans la blessure une nouvelle gaze. De nouveau une chose inattendue et terrible se passa alors.

Le chirurgien Tamten leva la tête et, tout à coup, d'une voix effrayante, toute fluette, inhumaine, si pénétrante que les malades l'entendirent au rez-de-chaussée, il hurla pour tout l'hôpital :

— Une pin-in-in-ce!

Ce fut comme un coup de foudre. A partir de ce moment précis tout changea. La sœur, qui récitait sa prière, comprit que c'était la langue de la malade qu'il fallait tirer; celle-ci poussa un profond soupir, comme si elle était soulagée. La sœur aperçut contre ses pieds la bouteille d'éther et s'en saisit aussitôt.

— Donnez-lui de l'éther! cria le chirurgien Tamten. Mais déjà la sœur avait débouché la bouteille et de nouveau des gouttes tombaient sur le masque. En même temps l'eau s'était mise à bouillir et l'infirmier accourut avec les instruments. Mais déjà Rubinski avait aperçu, tout près de lui, sur la ta-

ble, une pince propre et il l'avait immédiatement placée dans les doigts du chirurgien.

— Combien de minutes? s'écria le chirurgien Tamten. Il saisit le vaisseau avec la pince; le *dozent* fit le nœud chirurgical; la pince résonna. La mâchoire inférieure de la malade se détacha, sa langue gonflée, livide glissa vers le menton, la sœur couvrit d'une serviette le visage de l'opérée et articula avec peine :

— Vingt, monsieur le directeur.

— Préparez de longs speculums! cria le chirurgien, s'adressant à toute la salle. Puis il ajouta : Pas d'affolement! Du sang-froid, voyons!

Obéissant, désormais, à la volonté de l'autre, Rubinski prépara lestement les nouveaux instruments. « Nous agissions tous comme dans un rêve. On eût dit que nous étions hypnotisés. Pas le moindre bruit. Mais nous étions déjà plus calmes, car, par ce cri, il nous avait véritablement repris tous en main. Je lui tendais les instruments sans me tromper. J'étais très fatigué et j'avais peine à me tenir sur mes jambes. Je me souviens que le directeur cria une fois encore, de toute sa voix :

— Combien de minutes?

— Trente-cinq, monsieur le directeur.

Le *dozent* jeta un coup d'œil sur la poitrine de la malade qui battait rythmiquement et dit :

— Oh, on peut...

— Ajoutez de l'éther! ordonna le directeur. Après quoi, comme s'il eût été las, excédé, il s'écria dans un dernier effort (j'en eus la chair de poule) : Essuyez-moi ce nez!

Je compris ce qu'il entendait par là, mais j'eus très peur que l'infirmier ne fit erreur. Il pouvait, dans sa hâte, essuyer le nez de la malade. Par bonheur il saisit de quoi il s'agissait et, lorsque le directeur détourna le visage pour quelques instants, il lui essuya avec un mouchoir la partie supérieure du nez et du front. L'infirmier dit que le mouchoir fut immédiatement trempé.

— Combien de minutes? vociféra le chirurgien Tamten.

— Quarante-trois, monsieur le directeur.

...Par ailleurs, n'eussent été cet effroi et cette tension, c'eût été un vrai plaisir de les regarder. Ils jouaient des doigts avec tant de souplesse et d'adresse, chacun de leurs gestes était si bien rythmé que j'avais tout le temps le sentiment de ne pas assister à une opération, mais à un morceau exécuté à quatre mains sur un piano sanglant. Lorsqu'ils eurent achevé la dernière suture, ils se regardèrent l'un l'autre avec embarras, comme s'ils voulaient mutuellement se masquer leur satisfaction.

« Je leur ôtai leurs masques et je fus étonné de constater combien le *dozent* était pâle. Il avait l'air d'un cadavre.

» — C'en a été un travail! dit le directeur.

» — O, jawohl!... et pour la première fois je vis le *dozent* sourire. Chez des gens comme eux, il se crée parfois des relations étranges avec leur propre métier. J'avais l'impression qu'ils étaient tous deux fourbus, mais heureux. Le directeur se mit même à fredonner quelque chose, selon sa frivole habitude. Il lui fallut une seconde ou deux pour faire le pansement. »

MICHEL CHOROMANSKI,
(Traduit par Franck Schœll.)

Nouvelles diverses

L'Institut Frédéric Chopin

Un comité se forme à Varsovie, sous le patronage du Ministère de l'Instruction publique, pour organiser un Institut portant ce nom. L'Institut aura pour tâche de réunir les œuvres de Chopin et d'en donner une édition polonaise. Car la patrie du génial musicien, tant qu'elle reste en esclavage, dut se contenter d'éditions étrangères, françaises, allemandes... L'Institut ne bornera pas ses travaux à cette édition des textes authentiques d'après les manuscrits originaux. Il doit aussi constituer un Musée Chopin, et conserver tous les textes, littéraires et autres, ayant trait au grand artiste.

Une maison pour les artistes

En mémoire de Charles Stryjenski, la Société des Amis des Beaux-Arts, de Varsovie, a consacré une maison de repos aux artistes, près de ce Zakopane que Charles Stryjenski a tant aimé, à Glodowka, près de Bukowina.

La maison peut recevoir quarante personnes. Elle est édiflée dans le style ancien de Zakopane. Devant elle s'étend le panorama superbe de la chaîne entière des Tatry.

Le Président de la République est venu avec sa jeune femme l'inaugurer le 25 février.

Une femme professeur d'Université

Il y avait jusqu'à présent trois femmes qui enseignaient dans les Universités polonaises en qualité de chargées de cours : Mmes Hélène Willman-Grabowska, qui occupe la chaire de sanscrit et de philosophie hindoue à l'Université Jagellon; Hedvige Woloszynska qui, à la faculté des lettres de cette même Université, enseigne la botanique pharmaceutique; enfin Mme Césarée Ehrenkreutz, jusqu'à présent professeur extraordinaire d'ethnologie et d'ethnographie à l'Université Etienne Batory de Wilno. Dernièrement, par suite de la décision du Conseil de la faculté des lettres de l'Université, le Président de la République a nommé Mme Césarée Ehrenkreutz professeur titulaire d'ethnographie polonaise à l'Université de Varsovie. Elle est la première femme qui ait obtenu le titre de professeur en titre d'une Université polonaise.

Mme Césarée Ehrenkreutz est la fille du professeur Baudouin de Courtenay, éminent savant, mort il y a quelques années. Née à Tartu, Mme Ehrenkreutz-Baudouin de Courtenay a fait ses études à Cracovie et à St-Pétersbourg. C'est l'Institut d'ethnographie et d'ethnologie de Wilno, où sont recueillis des œuvres en toutes langues, de même que de riches collections régionales provenant du pays de Wilno qui a servi de base aux études de Mme Ehrenkreutz.

Mme Ehrenkreutz honorait récemment les « Amis de la Pologne » de sa visite. C'est une Polonaise aux cheveux dorés, jeune encore, la plus simple et la plus charmante des femmes.

La rente viagère du Président de la République

La commission du budget de la Diète a adopté jeudi un amendement à la loi du 6 juillet 1923 relative à la rente viagère du Président de la République. En raison de cet amendement la rente viagère du Président de la République de Pologne a été portée de 1.200 zlotys par mois à 3.000.

Ce n'est pas encore exorbitant.

L'ascension des Andes

Une expédition scientifique polonaise a atteint le plus haut sommet des Andes argentines, le Mercedario (6770 mètres). Les membres de l'expédition sont MM. Karpinski, Ostrowski, dr. Jodko-Narkiewicz, Osiecki et Daszynski qui se sont rendus aux Andes à la fin de décembre dernier et y ont séjourné 53 jours. L'ascension du Mercedario par les alpinistes polonais a eu lieu dans des conditions atmosphériques extrêmement difficiles. L'expédition polonaise a établi que le sommet du Mercedario est à 6770 mètres, ce qui fait que cette montagne est après le Mont Aconcagna (7020 m.), la plus haute de l'Amérique du Sud.

Lourse en faillite

Depuis quelque temps déjà la confiserie Lourse qui existe depuis plus de cent ans à Varsovie (rue Krakowskie Przedmiescie) se trouvait dans de sérieuses difficultés financières. Dernièrement le café a été déclaré en faillite. Ce café si populaire et si intimement lié à l'histoire de Varsovie a failli même être fermé à cause des arriérés de loyer. La Municipalité de Varsovie, désireuse d'éviter la liquidation du café plus que centenaire, est intervenue et a accepté de lui faciliter le paiement des arriérés dûs à la caisse municipale.

Dernières traces de l'oppression

On achève à Katowice, de démolir la « Tour de Bismark » dans le parc Kosciuszko. Il n'en restait plus que deux mètres de haut. La plaque en l'honneur de Kosciuszko, qui avait été apposée sur la tour, doit reprendre place sur un obélisque au centre du parc.

Krolewska-Huta n'est plus

Les communes de Chorzow et de Nowe Hajduki, en Haute-Silésie, seront réunies administrativement à Krolewska-Huta, à partir du 1^{er} avril. L'agglomération portera le nom de Chorzow.

L'ancienne Chorzow est une des plus anciennes villes de Haute-Silésie. Elle est mentionnée dans des documents des XII^e et XI^e siècles. Ses habitants actuels, tous polonais, protestent contre leur réunion à une agglomération industrielle où sont restés des éléments allemands un peu trop turbulents à leur gré.



L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



Ceux de nos lecteurs qui désirent visiter la Pologne cet été sont priés de nous écrire le plus tôt possible, en nous indiquant ce qu'ils souhaiteraient comme dates, durée, itinéraires.

A Marseille

Les Amis de la Pologne ont organisé, dans la belle galerie des maîtres photographes Detaille père et fils, 77, La Canebière, une très belle exposition d'art populaire polonais. Il s'agit là d'une grande manifestation artistique. Tous les amateurs, tous les artistes découvriront avec étonnement et admiration la prodigieuse richesse d'inspiration, dans le domaine de la décoration, que possède l'art populaire de la Pologne.

Quelle splendeur, notamment dans le coloris! Quel esprit dans la forme. Et quelle intuition aussi, puisque dans certaines œuvres stylisées, les frustes artisans de Lowicz, de la zone montagneuse, perdus dans leurs villages lointains et sans rapports aucun avec les tendances modernes actuelles, rejoignent cependant celles-ci d'une façon absolument surprenante. Telles statuette de bois sculpté suscitent, à ce titre, une véritable stupéfaction.

Le 17 mars après-midi, à 17 heures, avait lieu l'inauguration de cette exposition. On y remarquait MM. Ribot, maire de Marseille; Obreski, consul de Pologne; le colonel Guillot, le distingué président des Amis de la Pologne, entouré de notre confrère Jacques Léotard, vice-président, et de M. P. Rabilloud, l'actif secrétaire général; Hubert, représentant l'inspection d'Académie; amiral de Ligny, commandant la marine nationale de Marseille; F. Detaille qui, toujours prêt à donner son concours pour une manifestation d'art, a mis gracieusement son vaste local à la disposition des organisateurs; Meysztewicz, attaché de presse au consulat de Pologne, et diverses personnalités du monde officiel et du monde des arts, sans oublier trois jeunes filles portant à merveille le costume des paysannes polonaises.

En une charmante allocution, le colonel Guillot présenta l'exposition, et M. Obreski lui répondit en termes choisis.

L'exposition d'art populaire polonais ne manquera pas d'attirer un nombreux public à la galerie Detaille. Nous félicitons vivement les organisateurs de cette manifestation qui contribuera certainement à mieux faire connaître et aimer, chez nous, notre fidèle amie et alliée, la Pologne. — H. D.

(Le Petit Marseillais.)



LES AMIS DE LA POLOGNE A MARSEILLE.

(Photo Detaille.)

A Nantes Une Conférence

Le 19 février, à l'Institut des Lettres, M. Vieux, professeur agrégé d'allemand et président de la section des Amis de la Pologne au Lycée Clemenceau, a fait une remarquable conférence sur ce sujet : *La Pologne chantée par les poètes allemands*.

Au moment du traité germano-allemand « il nous a paru intéressant, dit le conférencier, de résumer l'histoire des relations germano-polonaises depuis les origines, d'observer la répercussion des événements politiques dans l'opinion allemande, telle qu'elle s'exprime dans les œuvres littéraires des différentes époques. C'est faire l'étude d'une partie de la littérature allemande, et d'une partie assez considérable — en quantité sinon toujours en qualité, — car je ne crois pas qu'aucune nation étrangère comme telle (à part peut-être la nôtre), ait joué dans cette littérature un rôle aussi important que la nation polonaise.

» Un dicton polonais qui signifie : « Tant que le monde existera, jamais le Polonais ne deviendra le frère de l'Allemand », et vice-versa sans doute... Demi-vérité, comme tous les proverbes ! Si celui-ci est confirmé par un nombre impressionnant de faits historiques et de documents littéraires, il est infirmé d'autre part, non seulement par des échanges continuels entre les deux cultures, mais aussi par toute une littérature allemande propolonaise, illustrée — au XIX^e siècle — par des talents poétiques incontestables. Dans l'histoire des relations intellectuelles et morales entre les deux nations, nous rencontrerons (du côté allemand), tantôt une *antipathie* et un *antagonisme* fondés, soit sur l'ignorance et l'incompréhension, soit sur une réelle opposition d'intérêts et de sentiments; tantôt au contraire (à d'autres époques, ou simultanément chez d'autres personnalités) une véritable communauté d'aspirations et une enthousiaste sympathie. »

La conférence de M. Vieux a été vivement applaudie.

L'Exposition d'Art graphique

Après le triomphal succès remporté à Poitiers, grâce au dévouement de M. Pierre Mesnard, notre Exposition d'Art graphique polonais a été présentée au public nantais par les soins des « Amis de la Pologne à Nantes » et des Anciens combattants, dans le cadre magnifique du château Ducal. La municipalité avait bien voulu en accorder les salles, et son conservateur, M. Gauthier, nous prêter son gracieux concours.

Son homonyme, M^e Gautier, de l'U. N. C., lui-même collectionneur averti, sut la mettre en valeur, et de très nombreux visiteurs vinrent l'admirer.

Une fête

Le 10 mars, le comité nantais des Amis de la Pologne et le groupe de la Loire-Inférieure de l'U. N. C., sous le patronage du comité d'Entente des Associations d'Anciens Combattants et Victimes de la Guerre du département, avaient organisé une réunion d'amitié franco-polonaise qui eut lieu dans la salle de conférence du Château.

Cette manifestation était présidée par M. le Comte Skrzynski, premier attaché de l'ambassade de Pologne à Paris, spécialement délégué par S. F. l'ambassadeur de Pologne, M. Chlapowski. Aux côtés du représentant de la nation amie se trouvaient M. Linyer, sénateur, président du comité nantais des Amis de la Pologne; Bozec, adjoint au maire de Nantes; Luneau, président de l'U. N. C.; Vieux, président de la section des Amis de la Pologne au Lycée Clemenceau, J. S. Gauthier, conservateur du château, etc., etc...

Un nombreux auditoire avait tenu à répondre à l'invitation des organisateurs.

M. Linyer prononça d'abord une brève mais vibrante allocution, rappelant la naissance du comité des Amis de la Pologne, après la guerre, organisation jaillie spontanément du cœur des Nantais en une expression de sympathie et de

reconnaissance envers la grande nation ressuscitée.

M. l'abbé Robin, professeur de philosophie à l'Externat des Enfants Nantais, qui a passé cinq semaines en Pologne pendant les grandes vacances de 1932, fit alors passer sur l'écran de magnifiques photographies prises par lui-même et qu'il commenta éloquemment.

On devait entendre ensuite une conférence de Mme Rosa Bailly, secrétaire générale des Amis de la Pologne, mais Mme Bailly étant souffrante, ce fut M^e Louis Gautier qui donna lecture de sa conférence.

Après cette conférence M. Luneau, président du groupe de l'U. N. C. de la Loire-Inférieure, fit porter sur l'écran une douzaine de clichés représentant un voyage en Pologne des A. C. et pour terminer cette réunion restée dans une atmosphère exclusivement polonaise, M. Skrzynski prononça quelques paroles où il apporta « les regrets les plus chaleureux de l'ambassadeur pour n'avoir pu assister à cette amicale manifestation », adressa aux organisateurs toutes ses félicitations, en quelques mots charmants de gratitude.

C'est sur ces affectueuses paroles que l'on se sépara après de cordiales poignées de main, heureux d'avoir pu apprécier davantage cette race et ce pays qui savent si bien prendre le cœur et le garder.

A Mulhouse

M. Yvon Andrieux a fait le 20 février, dans la salle de gymnastique de la rue Schlumberger, une intéressante causerie sur le voyage effectué en Pologne, au mois d'août 1933, par les Anciens Combattants, et l'accueil enthousiaste qui avait été réservé aux envoyés de la France.

De cette conférence, placée sous les auspices des sections locales de l'U. N. C. et des « Amis de la Pologne », nous donnerons les conclusions :

« Que veut la Pologne? Elle veut la sécurité de ses frontières. Eh bien! ce traité, qui complète celui qu'elle a conclu en 1933 avec l'U. R. S. S., n'est-il pas un progrès vers ce but, un effort de bon voisinage qui contribue (selon l'expression de M. Beck, ministre des Affaires Etrangères, dans son exposé du 5 février 1934 devant la commission sénatoriale des Affaires Etrangères) « à dissiper l'atmosphère d'animosité et d'alarmes »? Ce pacte est donc bien une garantie de sécurité, aussi faible, aussi fragile que nous puissions la considérer à une époque où les traités, pour certains pays, sont des « chiffons de papier »!

« Ne recherchons donc pas s'il faut voir dans cet accord une manifestation de la perfidie allemande, une tentative de dissociation d'une alliance qui la gêne, ou bien une réaction polonaise contre l'œuvre récente de la politique mussolinienne. Les entretiens diplomatiques franco-polonais qui ont précédé et suivi ce traité, les paroles prononcées récemment par MM. Beck et Paul-Boncour, ministres polonais et français des Affaires Etrangères, ne laissent planer aucun doute. Malgré les insinuations malveillantes de nos voisins, malgré leur désir qu'ils prennent pour une réalité, l'alliance défensive franco-polonaise reste intacte.

L'amélioration des rapports de la Pologne avec ses voisins de l'ouest ne l'éloigne pas plus de nous que le « Pacte à quatre » ne nous éloigne d'elle. Par contre, cette amélioration peut être l'indice précurseur d'une détente générale, d'un désarmement moral, et de cela nous ne pouvons que nous réjouir. »

Après une péroraison vibrante et d'une rare noblesse de sentiments, le conférencier remercie ses collaborateurs, en particulier Mme Rosa Bailly, secrétaire générale et grande animatrice de l'Union des Amis de la Pologne à Paris; M. de Retz, président de la section de Mulhouse; le comité de l'U. N. C. et leurs dévoués Président et Vice-Président, MM. Schlumberger et Burchart, sans oublier M. de Lechowski, consul de Pologne à Strasbourg, grand ami de la France.

Il conclut :

« Si j'ai pu vous convaincre de la nécessité de conserver intacte la solidarité franco-polonaise, de la fortifier même dans l'intérêt de la paix à laquelle nous sommes tous atta-

chés, aidez-nous, Messieurs, et vous surtout, Mesdames, à propager cette idée en venant grossir les rangs de la section locale des A. P. Mulhouse, ce cœur de l'Alsace, cette grande cité foncièrement française, ne peut se désintéresser d'une œuvre pacifique de fraternité.

« C'est en l'espérant, que je termine par ce vœu qu'une étudiante de Varsovie, fervente admiratrice de notre pays, a voulu inscrire sur le drapeau français qui est sous vos yeux : Vive la fraternité des nations, de la France et de la Pologne! »

Les Lillois en Pologne

Le 26 février est rentrée à Lille l'excursion organisée par la Société de géographie, l'Alliance franco-polonaise et le Club international. Cette excursion de 60 personnes a visité dans une croisière de plus de 5.000 kilomètres les meilleurs terrains des sports d'hivers en Pologne, au milieu des montagnes de Tatras et des Carpathes, sous leur manteau étincelant de neige.

La formule appliquée sous le nom de « Bridge-Ski-Dancing », sut trouver un accueil très favorable auprès de nos compatriotes qui constituaient numériquement un tiers de tous les membres du raid.

Le train était composé de deux locomotives et douze voitures Pullmann, dont une voiture-sleeping, un wagon-restaurant et même une voiture-dancing et une voiture-douches. Une voiture-magasin, avec le matériel sportif, une pharmacie ambulante dirigée par un médecin en chef, complétaient l'organisation technique du raid. La longueur du train dépassait 500 mètres et, dans certains endroits, une troisième locomotive devait venir en aide pour déplacer cet important convoi.

Un long parcours dans le « désert blanc » des Carpathes orientales avec les terrains de ski les meilleurs en Europe centrale, a permis à nos concitoyens de se rendre compte des attractions de ce paradis des skieurs, très fréquenté non seulement par les sportifs polonais, mais aussi tchèques, allemands, autrichiens, hollandais, etc.

Dans la deuxième partie du voyage, le raid a parcouru tout un choix des stations d'hiver où des réceptions, des manifestations sportives et artistiques charmèrent les excursionnistes.

Après le décor simple des paysages d'hiver et des grandes pentes neigeuses, la visite de Krynica, une des plus belles stations climatiques en Pologne, dite « la reine des eaux polonaises », nous a transportés d'emblée dans l'ambiance des casinos et des palaces internationaux, dont l'hôtel « Patria », construit, il y a dix-huit mois, par le ténor polonais Kiepusa, constitue un des plus luxueux et imposants spécimens.

La dernière étape du voyage fut Cracovie, capitale historique, artistique et légendaire de la Pologne. Après une brève escale dans les mines de sel-gemme Wieliczka, avec des salles et des chapelles entièrement sculptées par les artisans mineurs dans les blocs souterrains, les excursionnistes lillois ont repris le chemin du retour, salués à la gare de Cracovie, par les représentants officiels polonais et par M. Richard, consul de France, ainsi que par une foule compacte et enthousiaste. — (*La Dépêche*).

En Avignon

C'est dans le cadre de la mairie d'Avignon que notre exposition d'Art populaire polonais a été présentée, du 3 au 11 mars, par les soins de Madame Fages-Fabre, agrégée de l'Université, Présidente des Amis de la Pologne à Avignon.

Plus d'un millier de visiteurs sont venus admirer cet art si original. « C'était vraiment un spectacle unique », nous a-t-on écrit.

A Ancenis

A l'Institution St-Joseph d'Ancenis, le jeudi 15 mars, M. l'abbé Robin, professeur de philosophie à l'Externat des Enfants Nantais, a donné une conférence sur « la vivante

Pologne », avec l'ardeur communicative qu'on lui connaît. Il illustra sa conférence de très nombreuses et très belles vues, prises par lui-même au cours de son voyage en Pologne.

A l'œuvre du Chantier

Sur la demande de M. l'abbé Poivrel, directeur de cette admirable œuvre du Chantier, plusieurs fois couronnée par l'Académie française, Mme Rosa Bailly est venue parler de la Pologne, le 2 mars, devant un auditoire de cinq cents personnes environ. Sa causerie, illustrée de projections et de disques, et même... d'étoffes polonaises, fut souvent interrompue par les applaudissements du public.

A Sétif

Le 1^{er} mars, en matinée, Mme Marcelle Vicrey, Présidente des A. P. de Constantine, a donné avec son éloquence chaleureuse, une conférence sur « l'Âme Polonaise ». Mlle Olga Ribéra, dans la partie de concert qui suivit, interpréta des œuvres de musiciens polonais.

A l'Alliance franco-polonaise

Notre ami, M. Jean-Serge Debus, secrétaire général de l'Alliance franco-polonaise du Nord, a donné avec succès des causeries sur « la Pologne pittoresque », illustrée de projections, le 4 février à Béthune et le 5 à Valenciennes. Une partie de concert suivit ces conférences, avec le concours de la belle cantatrice, Mme Gogojewicz, de l'Opéra de Poznan.

A Péronne

Signalons à Péronne une conférence donnée le 20 février, au cinéma de la ville, aux Anciens Combattants, par le Dr. Fernet, d'Albert, accompagnée de films documentaires et de projections.

A Pont-à-Mousson

Aux usines de Pont-à-Mousson, une fête cinématographique, avec le concours des A. P. a été offerte le 11 mars aux ouvriers polonais et français des Hauts-Fourneaux, à l'occasion de la remise des insignes de l'ordre Polonia Restituta à M. Paul (promu Commandeur) et à M. Grandpierre (promu officier).

A La Flèche

Notre collaborateur et ami, M. Albert Hubert, professeur au Prytanée militaire, a vivement intéressé l'auditoire de la Société des conférences par sa causerie sur les coutumes polonaises, avec illustrations sonores (disques) et photographiques.

Dons

Les Amis de la Pologne ont été heureux d'offrir à M. Robert Vieux, pour le Lycée Clemenceau à Nantes, à M. le Directeur de l'École normale de Douai, à Mlle Rouvier, pour l'École maternelle d'Avion, etc., de grandes images et des affiches pour orner les murs des classes. Nous en tenons encore un certain nombre à la disposition des membres de l'enseignement qui nous en feront la demande.

A la Bibliothèque de l'« Action populaire », nous avons créé une section polonaise dont le besoin se faisait sentir.

La presse amie

Nos cordiaux remerciements à l'A. B. C., à la Grafka, à l'I. K. C., au Kurjer Poranny, à la Gazeta Zachodnia, à Polonia, à l'Ilustracja Polska, et à tous les journaux et revues polonais qui ont publié sur nos Expositions les plus élogieux articles.

Merci à « Choisir » qui nous a mis en rapports avec nombre de ses lecteurs.

Correspondants

Etudiante polonaise de Varsovie (lettres) demande correspondante française. S'adresser aux A. P.

ROSA BAILLY

demande à ses amis

de l'aider à éditer son œuvre poétique.

VA PARAITRE :

MONTAGNES PYRÉNÉES

APPROCHES : Départ; Panoramas; Villes, Hameaux, Chapelles.

LA JOIE : L'été dans la vallée d'Aure. L'orage au Pic Mauvais. Torrents du Marcadau. Une saute de vent. Lacs.

LE MYSTÈRE ET LA PAIX : Jeux de la brume et du soleil. La lumière au Carlitte. Les Jardins enchantés de la vallée d'Ossau. Ariège.

LES SOMMETS : Cirques. Le groupe des Pics. Ascension.

Un volume de 250 pages, en souscription : 12 fr.

(Par poste recommandée : France, 13,50; Etranger, 16 fr.)

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Faites tous vos envois urgents par *colis express*. — Transport par trains express ou rapides; livraison en gare ou à domicile, *même le dimanche*.

Exemple : colis de 10 kilos de Paris (remis trente minutes avant le départ du train) : Gare St-Lazare (guichet d'enregistrement des bagages) : à Caen à 4 h. : 13 fr.; à Rouen à 2 h. 30 : 13 fr. — Gare Montparnasse (guichet d'enregistrement des bagages) : à Brest à 8 h. : 21 fr.; à Niort à 7 heures : 16 fr.

Livraison à domicile par porteur spécial dans les deux heures suivant l'arrivée.

Pour tous renseignements complémentaires, adressez-vous aux gares du réseau.

CHEMINS DE FER DE L'EST

*Voyagez la nuit confortablement
vous gagnerez ainsi du temps et de l'argent.*

Utilisez les places de couchettes dans les trains de nuit du réseau de l'Est. Il ne vous en coûtera, à partir du 1^{er} août, et quel que soit le parcours, qu'un supplément de 25 francs en sus du prix de votre billet de 1^{re} classe, ce

qui abaissera de 10 francs le prix actuellement perçu entre Paris et Epinal, Gérardmer ou Saint-Dié.

Le même supplément sera perçu dans les relations entre le réseau de l'Est et celui d'Alsace et de Lorraine.

A partir du 1^{er} août également des couchettes de 2^{me} classe seront mises en service entre Paris et Gérardmer. Pour les occuper, il suffira de payer un supplément de 25 francs en sus du prix du billet de 2^{me} classe.

Ce supplément très réduit de 25 francs est en général inférieur au prix d'une chambre d'hôtel : le voyage en couchettes vous permet donc de gagner du temps sans dépense supplémentaire.

CHEMINS DE FER DU NORD

Paris-Nord à Londres

1^o Services de jour.

Via Calais-Douvres. — Traversée maritime la plus courte. Service de luxe « Flèche d'Or » en correspondance avec le paquebot « Canterbury » mettant Londres à 6 h. 40 de Paris.

Via Boulogne Folkestone. — Service quotidien avec l'Angleterre. Voie très fréquentée par les touristes venant passer le week-end sur les plages françaises.

2^o Service de nuit.

Via Dunkerque-Folkestone. — Service journalier (1) sur l'Angleterre via Folkestone. Ce service permet d'arriver le matin à Paris ou à Londres et d'en repartir le soir.

(1) Sauf la nuit du samedi au dimanche au départ de Dunkerque et la nuit du dimanche au lundi au départ de Folkestone.

Ouvrages Recommandés

M. Barot-Forlière. — NOTRE SŒUR, LA POLOGNE, 12 fr. (Perrin).

C. de Sauzey. — LA POLOGNE PAR L'IMAGE, 25 fr.

Joseph Pilsudski. — BIBOULA, 12 fr. — L'ANNEE 1920.

W. Sieroszewski. — A LA LISIFRE DES FORETS, 15 fr. (Larousse). — L'EVASION, 15 fr. (Malfère). — L'AMOUR DU SAMOURAI (Malfère).

Ladislav Reymont. — LES PAYSANS, 4 vol., 60 fr. (Payot). — PELERINAGE POLONAIS, 12 fr. (Le Cavalier).

Henri Sienkiewicz. — EN ESCLAVAGE CHEZ LES TARTARES, 15 fr. (Malfère).

Wyspianski. — LES NOCES (N. R. F.).

Joseph Weyssenhoff. — LA MARTRE ET LA FILLE, 15 fr. (N. R. F.).

W. Berent. — LES PIERRES VIVANTES, 15 fr. (N.R.F.).

J. Kaden-Bandrowski. — MA VILLE ET MA MERE, 12 fr. (Haumont).

Norwid. — LE STIGMATE, 15 fr. (N. R. F.).

Casimir Smogorzewski. — LA POMERANIE POLONAISE, 45 fr. (Gebethner).

B. Chlebowski. — LA LITTÉRATURE POLONAISE AU 19^e SIECLE, 60 fr. (Gebethner).

Mirkine-Guetzevitch et Tibal. — LA POLOGNE, 9 fr. (Delagrave).

Casimir Smogorzewski. — LA POLOGNE RESTAUREE, 24 fr. (Gebethner).

Henri Grappin. — HISTOIRE DE LA POLOGNE, DES ORIGINES à 1922, 15 fr. (Larousse).

S. Klingsland. — PILSUDSKI, 13 fr. 50 (Kra).

Joseph Pilsudski. — L'ANNEE 1920, 30 fr. (La Renaissance du Livre).

Boleslas Prus. — L'AVANT-POSTE, 13 fr. (N. R. F.).

S. Zeromski. — CENDRES, 30 fr. (Payot).

Gabriel Sarrazin. — LES GRANDS POETES ROMANTIQUES DE LA POLOGNE, 12 fr. (Perrin).

Suzanne Strowska. — LEGENDES POLONAISES, 12 fr. 60 (Bloud et Gay).

Edouard Ganche. — FREDERIC CHOPIN, 12 fr. (Mercure de France).

Jean Topass. — L'ART ET LES ARTISTES EN POLOGNE, volumes à 15 fr. (Alcan).

Henri Opienski. — LA MUSIQUE POLONAISE, 7 fr. 50 (Gebethner).

M. Orłowicz. — GUIDE ILLUSTRÉ DE LA POLOGNE, 48 fr.

LES MEMOIRES DE PASEK, traduites par P. Cazin, 10 fr. (Belles-Lettres).

Les A. P. peuvent vous procurer ces ouvrages.

« NARODOWIEC »

Rue Emile-Zola, LENS (Pas-de-Calais).

Tél. 227 C/c postal Lille 166-57

Le grand Quotidien de l'émigration polonaise en France.

Le plus fort tirage des journaux polonais paraissant en dehors de la Pologne.

« ILUSTRACJA POLSKA »	↓	« GAZETA DLA KOBIEC »
{ Bi-mensuel illustré }		{ Bi-mensuel illustré }
pour l'émigration polonaise		pour les femmes

Le tirage utile de ces éditions dépasse 70.000 exemplaires.

Le « NARODOWIEC » seul compte 40.000 abonnés.

(Tirage vérifié par la Société de contrôle et de révision de Lille)

Faire la publicité dans ces journaux c'est toucher toute la clientèle polonaise dans la France entière !

Faites-en l'essai sans tarder !

Vous serez satisfaits !

Tarif de publicité et spécimens gratuits sur demande.

Prime à nos abonnés

A nos abonnés, nous offrons, à moitié prix, le bel ouvrage illustré de M. BAROT-FORLIÈRE : *Notre sœur la Pologne*, 6 fr. (au lieu de 12 fr.) pris à nos bureaux. Ajouter 1 fr. 50 pour frais d'envoi recommandé.

APPRENEZ LE POLONAIS

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.



LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS REPANDU DES JOURNAUX POLONAIS EN FRANCE.

WIARUS POLSKI

35, rue de château, 35
LILLE (Nord)

40 ans d'existence.

Pages spéciales agricoles, féminines, sportives, illustrations, actualités, boy-scoutisme, intellectuelles, suppléments belletristiques.

Amis de la Pologne! Recommandez-le, abonnez-y vos ouvriers et employés polonais. — Prix 7 frs par mois.

COMMERÇANTS!

CONFIEZ-LUI votre PUBLICITE

C'est le meilleur moyen de répandre vos articles parmi les polonais.

Le « WIARUS POLSKI » s'est voué à la popularisation du rapprochement Franco-Polonais.

On trouve aux Amis de la Pologne

DES CARTES POSTALES

Série de 12 vues, en noir : 1 fr.; de 7 vues en couleurs : 1 fr. 50. Nouvelles séries : 12 vues, 2 fr. 50; vues d'après les eaux-fortes de Dyboska : 0 fr. 50 pièce.

DES AFFICHES

Varsovie, le Wawel, Wilno, Gdynia, Haute-Silésie : 10 fr. chacune.

DES POUPEES POLONAISES

pour cadeaux, ventes de charité, 12 fr., ou par poste, recommandée, 13 fr. 50.

NOTRE INSIGNE

En émail blanc et rouge : 3 fr. Par poste recommandé : 3 fr. 75.

Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

Le Gérant : H. ANGLES

RODEZ. — IMP. P. CARRÈRE (Maison fondée en 1624).

LES AMIS DE LA POLOGNE

PRESIDENTS D'HONNEUR

MM. les Maréchaux de France FRANCHET D'ESPEREY, LYAUTEY, PÉTAÏN, S. E. le Cardinal VERDIER, le Pasteur BOEGNER, le Grand Rabbin Israël LÉVI.

MM. les Généraux WEYGAND, et GOURAUD.

MM. HERRIOT, PAINLEVÉ, PAUL-BONCOUR, R. POINCARÉ.

Président : M. Louis MARIN,

Fondatrice et Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.

Vice-Président : M. Robert SÉROT, député, ancien sous-secrétaire d'Etat.

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.

Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.

Principaux Comités et Groupements régionaux.

(suite).

LAVAL. — *Présidente* : Mme GRIMOD, présidente des Femmes de France ; *secrétaire* : Mlle GLINCHE.

LE CREUSOT. — M. MYARD, Directeur des Ecoles techniques.

LE MANS. — *Président* : M. le D^r OUDIETTE.

LYON. — *Président* : M. LHIRONDELLE, Recteur ; *vice-présidents* : MM. DUVIVIER, Directeur du Tout-Lyon, KOSZUL, ingénieur, PATOUILLET, professeur à la Faculté des lettres ; *secrétaires* : Mlle SOTTEAU ; *adjoint* : M. AUGENOST ; *trésoriers* : M. FROMENT, libraire-éditeur, Mme NAUDE.

MACON. — M. DUHAIN.

MARSEILLE. — *Président* : Colonel GUILLOT ; *vice-président* : M. LÉOTARD ; *secrétaire général* : M. RABILLOUD ; *secrétaires* : MM. ANTONOWICZ et BARBAUDY ; *trésorier* : M. MOUILLERON.

METZ. — *Vice-présidents* : M. PREVEL, ancien Maire ; M. PINON, vice-président du Tribunal civil ; Colonel DEVILLE ; *secrétaire général* : M^e GAUDU, avocat ; *secrétaire-adjoint* : M. FRESMAN, greffier en chef ; *trésorier* : M. RENAULD, banquier.

MONTLUÇON. — *Président* : M. COQUETON, ancien Chef de division de Préfecture ; *vice-président* : Mme FILIPPI, Directrice d'E. P. S. ; M. TOURAINE, Inspecteur Primaire ; *secrétaire* : M. GABRIEL, Directeur du C. C. ; *trésorier* : M. GAUME, professeur.

MONTPELLIER. — *Président* : M. Gaston PASTRE ; *vice-président* : D^r MARTIN ; *secrétaire* : M^e CHAUVET, avocat ; *trésorier* : M. SASSY.

MULHOUSE. — *Président* : M. DE RETZ, directeur général des Mines domaniales de Potasse d'Alsace ; *secrétaire général* : M. Roger DUMON ; *trésorier* : M. D'ANDON.

NANTES. — *Président* : M. LYNIER, sénateur, président de la Société de Géographie ; *secrétaire* : Mme POIRIER.

NIMES. — *Président* : M. PAGANELLI, Inspecteur d'Académie ; *secrétaire* : Mlle GUERRE.

NIORT. — *Directrice* : Mme BONNECARRÈRE.

ORLEANS. — *Président* : M. BERGER, député ; *secrétaire* : Mlle TRÉGLOS.

POITIERS. — *Président* : M. PINEAU, Recteur ; *secrétaire* : M. Prosper CHANGEUR.

PONT-A-MOUSSON. — *Président* : M. GRANDPIERRE, Directeur des Hauts-Fourneaux.

REIMS.

RENNES. — *Président* : M. COLLAS, Professeur à la Faculté des lettres.

SAINT-JEAN-D'ANGÉLY. — *Président* : M. Arthur BONNET ; *secrétaire* : M. SALOMON.

SEDAN. — *Président* : M. MARTIN, pharmacien ; *secrétaire* : Capitaine ARNAUD.

SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY, Député, Maire ; *secrétaire* : Mme MOUTON, directrice du Collège ; *trésorier* : M. HENRY.

STRASBOURG. — *Président* : M. Hubert GILLOT, professeur à la Faculté des Lettres ; *vice-présidents* : MM. DEPECH, professeur à la Faculté de Droit ; RUEFF, s. g. de l'U. N. C. ; LARUE, Proviseur du Lycée Kléber ; D^r AUPSCHLAGER ; *secrétaire général* : M. DROZ, professeur ; *trésorier* : M. WENGER.

TOULON. — *Président* : Général RAYMOND ; *vice-présidents* : MM. FLEURET, SLIZEWICZ, GIRAUD ; *secrétaire générale* : Mlle FLOURAC ; *secrétaires* : Mlle GIRAUD, M. LAINÉ-LAMFORD ; *trésorier* : M. BEAUDOIN.

TOULOUSE. — *Président* : Comte BEGOUEN ; *secrétaire général* : M. DE FERRAND-PUGINIER ; *trésorier* : M. CUGUILLIÈRE.

TROYES. — *Président* : M. CHEVALIER, professeur ; *vice-présidents* : MM. BOURDONCLE, Proviseur et RICOMMARD, Inspecteur primaire ; *secrétaires* : MM. HANDRICHE et PANAS ; *trésorier* : M. SCHWEITZER.

VERDUN. — M. FASCINET, architecte.

VERSAILLES. — *Président* : N...

VICHY. — *Délégué* : M. BARDET-BESSE, architecte.

MEXICO. — *Secrétaire général* : M. Jacques LAUDEREAU.